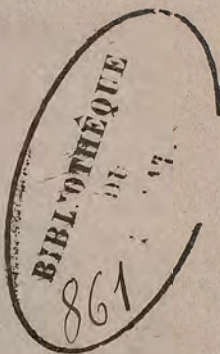


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



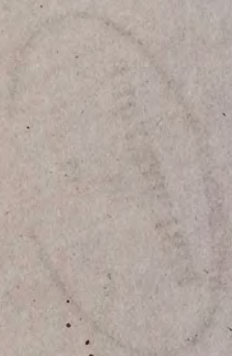
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTE, EGALITE

FRATERNITE



L A
FILLE NATURELLE;
O U

L'ABUS DE L'INDÉPENDANCE;
DRAME HISTORIQUE,
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Reçu à plusieurs Théâtres de Société, à Paris.

PAR M. DE B.....

» Les proscrits, à Rome, trouvèrent une
» fidélité ENTIERE dans leurs épouses;
» RARE dans leurs esclaves; MÉDIOCRE
» dans leurs affranchis; NULLE dans
» leurs enfans ». (Veil. Pater.)



A P A R I S,

Chez CHAMBON, Libr. rue Cimetière Saint-
André-des-Arcs, N°. 18.

AN XI. (1803.)

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A V E R T I S S E M E N T.

Dès que les Suisses, hors de leur pays, entendent le chant connu sous le nom du *Ranz-des-vaches*, ils en sont affectés au point de répandre des larmes. . . Ainsi, les airs dits *patriotiques*, composés dans l'effervescence de la révolution Française, rappelleront long-tems à nos descendans, les fléaux bien mérités de notre patrie, et ce souvenir leur servira peut-être de leçon. Ce sont donc les airs de *ça ira*, de la *Marseillaise*, et autres chants de mort que les musiciens doivent jouer, à l'ouverture et dans les entr'actes de cette pièce; non pour ressusciter des haines et des souvenirs, mais pour éviter, autant qu'il sera possible, les trop justes motifs et des uns et des autres; car, il n'est plus d'honnête homme, en France, qui, d'après les horreurs commises sous nos yeux, puisse actuellement se permettre de fomenter, servir, ou même désirer une révolution! dût-elle nous donner pour Gouvernans des Dieux. Gardons notre héros.

P R É F A C E.

» Le fils , tout dégoûtant du meurtre de son père ,
» Et sa tête à la main , demandait son salaire ».

CORNEILLE.

C E poëme , mis en partie en action , et malheureusement plusieurs fois , à différentes époques , et dans divers lieux , est tout - à - fait historique : ainsi , l'on doit s'éviter la peine de demander *si le sujet est vraisemblable*. J'y porte le scrupule jusqu'à conserver les noms de baptême de la plupart des acteurs , et chacun d'eux s'y reconnaitra , avec le sentiment qui lui est propre et les expressions qui lui conviennent.

J'ai souvent employé , au lieu de rimes plates , si favorables à l'harmonie , des vers croisés et des rimes redoublées , qui sonnent moins bien à l'oreille ; mais *Racine* , *Corneille* et *Molière* n'ont pas dédaigné cet usage , dans l'*Amphitruon* , qui est totalement écrit en vers libres ; dans l'*Agésilas* , écrit de la même façon ; dans la seconde scène du quatrième acte de *Polycrte* ; dans la scène première du cinquième acte d'*Héraclius* ; et au commencement du cinquième acte de la *Thébaïde*. Je

trouverais encore d'autres autorités, si celles-ci n'étaient pas suffisantes, car *Voltaire* a fait *Tancrede* en vers libres, et *Tancrede* n'est pas une mauvaise pièce. Les maîtres ont donc fait la loi.

Il me serait plus difficile de justifier les négligences qui n'existent point dans les beaux modèles que je viens de citer : mais comme le peintre donne simplement le trait, et la disposition des masses d'ombre et de lumière, sans qu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas fini son ébauche, je me suis appliqué à dessiner des caractères vrais,

Et qui parlent au cœur, en se montrant aux yeux. je ne chercherai point à faire valoir les circonstances pénibles où j'entrepris cet ouvrage, le peu de tems que je mis à le rendre tel qu'il est, le dénuement de conseils et de livres où je me trouvais, et dans lequel je suis encore (*); le public n'a aucun égard à toutes ces excuses,

(*) Cette pièce fut entreprise le 17 Janvier 1798, jour de la fuite criminelle de la *Fille naturelle*, et cruel anniversaire de la naissance de son auteur; qui, proscrit, livré à l'aspérité d'une multitude d'infortunes accablantes, et dans un asyle incertain, conséquemment peu propre à consoler, l'a terminée en moins de cinq semaines. Le Gouvernement actuel, dans la plénitude de sa vigueur, laissera sans doute paraître et représenter cette tragédie, sans crainte qu'elle réveille l'esprit des anciens partis, qu'elle su vaincre et terrasser.

(Note de l'éditeur.)

et la perfection des arts exige qu'il n'en fasse pas grand cas. Ceux qui travaillent absolument pour satisfaire ce juge (incorruptible parce qu'il est de sang-froid,) doivent imiter la nature, qui prépare ses fruits avant de les mûrir.

Je me contenterai donc de prévenir que ce drame, (bien qu'il ne soit pas à son point de maturité) est d'autant plus conforme aux règles d'Aristote, que le principal acteur est persécuté par un de ses proches ; qu'il est en danger de périr de la main la plus obligée à le soigner ; que la crainte et la pitié qu'il inspire augmentent graduellement jusques à la fin de la pièce ; et que la malédiction qui lui est arrachée par le désespoir, quand il découvre tant d'horreurs dans l'objet de ses affections, étant la seule vengeance qu'il se permette, et qu'il confie encore à la justice de l'être suprême ; cette malédiction ne mérite pas le reproche d'une trop grande méchanceté, et prévient celui d'une bonté démesurée. Ainsi ce poëme, où les trois unités sont d'ailleurs observées, réunissant les qualités essentielles à la tragédie, aurait pu être intitulé franchement T R A G É D I E.

J'ajouterai que le sujet n'étant pas moins affreux que l'Agamemnon, l'Atrée et Thyeste, et même la Médée des Grecs et de Sénèque, a l'avantage d'avoir un but d'utilité que les anciens n'ont jamais recherché dans leurs ouvrages ;

celui de ne présenter le vice que pour en faire voir toute la difformité.

On sait qu'*Aristote*, dans son art poétique, n'attribue le mot d'*utilité* qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation ; qu'il préfère la fable aux mœurs ; et que , par cette raison, il l'appelle *l'ame dela tragédie*. Il souffre qu'on retranche d'une action tragique tout ce qui tient au but moral ; et l'on en dispense, en effet, dans un tableau, ou dans une statue : mais il suffit que ce but ne soit pas défendu ; qu'au contraire, *Horace* nous le recommande expressément, pour être satisfait dece qu'il est atteint dans *La Fille Naturelle, ou l'Abus de l'indépendance* ; et je répéterai avec *Boileau* :

» Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,

» Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux ».

Je regrette que la sévérité des règles du théâtre ne m'ait pas permis de tout dire. Ah ! si quelque jour, (ce que je n'aurai garde de faire, ayant promis de n'en plus parler, et ne publiant cette pièce que parce qu'elle est faite depuis cinq ans, qu'on me l'a rendue au ministère de la police, en sortant d'une prison d'état, et que je n'ai pas voulu perdre le fruit de mon travail et de son but moral), j'avais le dessein et la volonté de raconter, dans des mémoires historiques, tous les évènements dont je fus témoin ou victime, dans la révolution, leur simple récit, causerait aux plus

intrépides, il suffirait qu'ils eussent *du cœur*, ce que les anciens nommaient l'*Horripilation*: ils frémiraient d'épouvante.

Mais revenons à *la Fille Naturelle*. Est-ce donc là le fruit d'une éducation brillante et soignée? Ou bien, faut-il s'en prendre aux lectures secrettes de certains romans, à de perfides conseils; enfin, à la maladie morale et contagieuse qui, depuis quelques années infestait l'air que nous respirions? — *La Fille Naturelle* fut pervertie, au plus haut degré de corruption, pendant l'absence forcée de son père...

Tout ce que l'on peut ajouter, en dernier résultat, c'est que l'honnête homme qui reconnaissait publiquement cette fille dénaturée, et qui devait sans doute expier l'erreur de sa jeunesse, n'eût pas plutôt fait son testament, en faveur de la créature, dont il prenait le plus tendre soin, dès sa naissance, que celle-ci, *pour jouir de la succession qui lui était assurée, et devenir LIBRE*;... (acheverai-je?... Pourquoi pas?... Elle a bien osé le penser, le dire, l'entreprendre!) voulut plusieurs fois empoisonner l'homme qui fut en même tems son soutien, son protecteur, son instituteur, et son père.... Mais détournée, par les amies de son âge qui recevaient ses inconcevables et atroces épanchemens, elle le dénonça, de bouche, et par écrit, comme *contre-révolutionnaire*. Le croira-t-on? Elle

cherchait, elle-même, différentes retraites à son père, injustement condamné à l'exil et à la mort; . et elle les lui cherchait avec de grandes démonstrations d'intérêt et de sensibilité... Horrible hypocrisie!.. C'était pour vendre aux gouvernans les moyens de l'arrêter, et l'immoler à son indépendance et à sa cupidité.

Néron n'est ni plus coupable ni plus odieux, lorsqu'ayant réuni la jeune noblesse de sa cour, pour assister à sa reconciliation avec son beau-frère, héritier légitime de l'empire, et qu'au milieu des réjouissances, voyant l'infortuné *Britannicus* dupe de cette reconciliation simulée, et dans les terribles convulsions d'une agonie commandée à la fameuse *Locuste*, il feint de le croire attaqué d'une maladie sans conséquence, à laquelle il le prétend sujet. Néron n'est ni plus coupable ni plus odieux, lorsqu'il fait semblant de se reconcilier avec sa mère; qu'il l'invite à venir le joindre à une partie de campagne, et médite le projet de la noyer. Il n'est ni plus coupable ni plus odieux, lorsque ce parricide n'étant pas consommé, par l'opposition d'une contre-maœuvre, sa mère est égorgée par son ordre.

Les monstres sont de tous les sexes; mais, dans l'espèce humaine, (et certes ce sont les monstres les plus dangereux)! ils appartiennent principalement à la nature des êtres faibles: elle a droit de les réclamer; elle les a produits.

produits. Telle est l'héroïne de cette tragédie.

Au reste, sans son évasion avec un de ses abominables amans, (qui l'a bientôt méprisée plus que soi-même, qui l'a bientôt, dit-on, abandonnée), le père de cette misérable n'aurait rien su de tout ce qu'elle avait tramé contre lui; car on ne nous révèle les choses qu'il nous importe le plus de connaître, que lorsqu'on ne peut plus nous les taire, ou lorsqu'il nous est impossible d'y remédier: sans s'embarrasser des moyens qui sont à notre connaissance, et que nous aurions peut-être employés efficacement, si nous avions été prévenus d'abord.

Par une suite de ces précautions malévoles, quelques intentions dont on se pare, et qu'on ait eues véritablement, des témoins irréprochables ont accusé *la Fille Naturelle*; la plupart de ses complices, poussés par les remords, l'on trahie; des écrits de sa main sont encore sous les yeux de son père; ... Il a la preuve de tout! ... Et qui peut douter que les révolutions n'enfantent de grands crimes, et que ces crimes, rares, par bonheur, dans des états bien ordonnés et dans des tems calmés, ne soient, malheureusement, très-communs et très-rapprochés pendant les orages politiques; qui bouleversent de fond en comble les pays, jusqu'alors, les mieux policés; qui dissolvent les plus intimes sociétés, et n'épargnent pas même les plus tendres affections?

Je répondrai donc à ceux qui voudraient

soulever le voile des personnages que je mets en scène, ou qui chercheraient à faire des applications : *Vous prenez une peine inutile...* et à ceux qui trouveraient ce drame trop sombre et trop terrible : *Si la révolution, qui l'a produit, vous semble douce, et couleur de rose, retournez au bal des victimes ; (*) allez, allez, danser sur les tombeaux de vos parens et de vos amis : leur cendre est encore chaude.*

Vos enfans, sous leurs pieds, fouleront vos cadavres.

(*) Nous ne laisserons pas échapper l'occasion de rapporter le mot d'une femme du peuple ; au sujet du *bal des victimes*, et ce mot ira loin, dans la postérité. = Une marchande de pommes se trouvait, par hasard, sur la *place de la Révolution*, à côté du pont-tournant des Thuilleries, en face de cette statue de la liberté qui faisait peur, quand une jeune femme, élégamment vêtue, sort d'un bel équipage, avec un homme qui lui donnait la main. Elle dit à son cocher : Vous viendrez me reprendre ici dans deux heures : souvenez-vous que je vais au bal chez un Directeur. . . La marchande de pommes, connoissant la belle dame pour être fille et veuve de fermiers-généraux, guillotines à la même place, quelques mois auparavant, lui crie : *Relevez votre robe, Madame ; elle traîne dans le sang de votre père et de votre mari.*

ACTEURS.

JOSEPH, officier supérieur retiré du service, père de la *Fille Naturelle*, et proscrit.

BLANCHE, femme de Joseph et servant de mère à la *Fille Naturelle*.

ALBERTINE, *Fille naturelle* de Joseph.

HORTENSE, bourgeoise et veuve, donnant un asyle à Joseph.

SOPHIE, fille d'Hortense.

LUDOYQUE, femme-de-chambre de Blanche ; et confidente de la *Fille Naturelle*.

LOUIS, ami d'Hortense et confident de Joseph.

ALEXANDRE, ancien secrétaire de Joseph.

UN COLONEL de la Garde du Directoire, amant de la *Fille Naturelle*.

UN COMMISSAIRE de police.

UN SOLDAT.

PERSONNAGES MUETS.

DES SOLDATS.

DES PORTEURS.

DES ESPIONS de police, ou *Surveillans*.

La Scène se passe à Paris.

CARACTÈRE DES ACTEURS:

Leur âge, et quelques costumes obligés.

JOSEPH, toujours noble, généreux, sensible, est également observateur, réservé, ferme, et de sang-froid; quoique très-vif et très-passionné. = Agé d'environ 40 ans.

BLANCHE, beaucoup trop confiante à la vertu des autres, en est souvent dupe, malgré son expérience, et l'usage de la meilleure compagnie. C'est une femme très-instruite, très-pieuse, très-aimable, et sur le retour.

ALBERTINE, (ou la *Fille Naturelle*.] modèle extraordinaire de fausseté, de noirceur et de scélératesse, avec une apparence infinie de candeur et d'honnêteté. = Agée de 17 ans.

HORTENSE, excellente femme. = Entre deux âges.

SOPHIE, innocente, ingénue. = 15 ans.

LUDODYQUE, fille atroce et rusée; mais susceptible de remords et d'un vrai repentir. = Environ 24 ans.

LOUIS, homme doux, modeste, et plein de probité. = 30 ans.

ALEXANDRE, honnête, courageux, attaché à ses devoirs. = 35 ans.

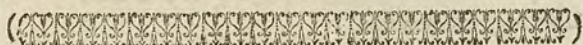
LE COLONEL, portant l'uniforme de la garde des cinq Directeurs, son chapeau de travers, et une pipe. = 45 ans.

LE COMMISSAIRE, décoré de sa médaille d'argent et d'une baguette d'ivoire. = Sexagénaire.

LES SOLDATS, en habit uniforme, avec toutes sortes d'armes.

LES PORTEURS, avec les bretelles qui servent à leur métier.

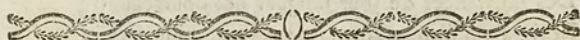
LES ESPIONS; les uns bien vêtus, les autres en *Sans-Culottes*, et armés d'espèces de massues, ont également l'air de coupe-jarrets. [De tous les états, pour ainsi dire, et de tous les âges.]



L A

FILLE NATURELLE,

DRAME HISTORIQUE.



ACTE PREMIER.

(Il se passe dans la maison d'Hortense.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, HORTENSE ET SOPHIE.

(Ces dames sont en déshabillé du matin, et leur appartement n'est pas tout-à-fait arrangé.)

HORTENSE, *(serrant dans sa poche une lettre décachetée.)*

JE n'avais pas, Monsieur, l'honneur de vous connaître,
Et l'on ne croira point que vous soyez ici.

(A sa fille.)

Fermez bien ce rideau ; n'ouvrez plus la fenêtre :

L'on n'apercevra rien.

(*A Joseph*)

N'ayez aucun souci.

S O P H I E.

Des voisins curieux , d'autres , méchans , peur-être ;
Compromettraient bientôt . .

J O S E P H.

Mesdames , vos bontés

Me feraient retrouver la paix dans cet asyle ,
Où je viens éviter d'indignes cruautés ,
Hélas ! si j'étais sûr que la rage tranquille
Des puissances du jour fatiguât nos bourreaux ;
Et si , plein d'amertume , et souffrant mille maux ,
J'ignorais les dangers où vous porte le zèle
Que vous me témoignez au nom de la vertu.
Ma cause , je le sais , est noble , est pure , est belle ; . .
Mais qui sert un proscrit a pour lui combattu.

H O R T E N S E.

Rassurez-vous , Monsieur ; notre reconnaissance
Eloignerait d'ici l'effroyable terreur.

Servir les opprimés , c'est servir l'innocence ; . .
En périssant pour elle on vécut pour l'honneur.

S O P H I E.

Cinq rois et la terreur n'ont plus grande fortune.
Dans tous les lieux publics l'allégresse est commune.
Les besoins font le crime , et non les superflus !
Tant qu'on s'amusera l'on n'égorgera plus.

H O R T E N S E.

N'est-ce pas la terreur alors qu'on persécute ?
Et ; ma fille , on a vu l'enfance même , en butte
Aux traits de Robespierre et de ses adhérens.
Ils nous assassinaient au son des instrumens :
Ils chantaient , ils dansaient , ils tuaient en cadence.
Buveurs de sang ; . . cruels ! qui changeâtes la France
En un vaste tombeau ; . . votre règne est fini.

La vertu paraîtra si le crime est puni.

Croyez - moi donc , Monsieur ; éloignons ces images.
Quand les peuples sont fous, leurs chefs ne sont points sages.

S O P H I E , (*en souriant.*)

La gaiété reviendrait sous des habits de deuil
Qu'il faudrait , suivant moi , lui faire un bon accueil.

H O R T E N S E .

Votre sort doit changer. . . il est enfin possible
Que tel qui vous poursuit cesse d'être nuisible :
Qu'il vienne , oui , qu'il vienne implorer vos bienfaits ;
Et vous pardonnerez jusques à ses forfaits.

En attendant , Monsieur , espérez , je vous prie.
Le ciel , vous protégeant , veille sur la patrie ;
Et l'excellent ami qui vous adresse à moi
Ne plaît pas à vous seul.

J O S E P H , (*avec attendrissement.*)

Ah ! Madame , je croi

Vos bontés sans mesure ; et la délicatesse
Parle par votre bouche , adoucit mes malheurs. . .
Excusez-moi. . . Mes yeux répandent quelques pleurs ;
Ces larmes ne sont point des larmes de faiblesse.

(*Hortense et Sophie pénétrées de sensibilité , prennent les
mains de Joseph , qui baise respectueusement celles de
ces dames : elles l'embrassent , aussitôt , sans afféterie.
Dans le même instant on sonne à la porte.*)

H O R T E N S E , (*à sa fille.*)

Sophie , allez ouvrir. Qu'on attende là-bas ,
Si c'est pour quelqu'affaire.

(*A Joseph.*)

On ne vous verra pas ;

SCÈNE II.

HORTENSE ET JOSEPH.

JOSEPH.

Si c'est déjà pour moi, ce doit être ma fille.

HORTENSE, (*avec un peu d'émotion.*)
Avez-vous prévenu, Monsieur, votre famille
Que vous veniez chez moi ; .. déguisé ; .. sous un nom
Qui ne soit pas connu ?

JOSEPH, (*l'observant.*)

Je ne dirai pas non.

Vous vous troublez, Madame. Auriez-vous quelque crainte ?

(*Des voix de femmes se font entendre à la porte.*)

HORTENSE.

Nullement, de ce bruit, mon ame n'est atteinte.
Sophie est très-prudente, et, suivant son desir,
Personne n'entrera que sous mon bon plaisir.

SCÈNE

S C È N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTINE, SOPHIE
ET LUDOYQUE.

J O S E P H , (à Hortense.)

C'EST ma fille, Madame.

(*Albertine et Hortense se saluent et s'embrassent. La première se jette ensuite au cou de son père.*)

A L B E R T I N E.

Enfin, mon tendre père,

Ces Dames parviendront à vous sauver, j'espère.

La fureur des méchans pourra se ralentir.

Nul ne vous sait ici; gardez-vous d'en sortir.

(*Elle regarde Ludoïque, d'une manière qui annonce quelque dessein hardi.*)

Sans le mot convenu, non, jamais cette belle

Ne m'eût laissée entrer. Mais j'admire son zèle,

Et je ne me plains pas d'avoir eu des refus,

Qui de vos jours, si chers, me répondent bien plus;

(*Elle baise la main de son père, et donne, à la dérobée, un coup-d'œil très-fin à Ludoïque.*)

H O R T E N S E.

Monsieur compte-t-il voir souvent Mademoiselle?

(*Hortense approche un fauteuil de Joseph, qui lui en avance un autre. Albertine, Sophie et Ludoïque prennent aussi des sièges: ils s'asseyent en demi-cercle et dans la position où ils étaient: Joseph au milieu, Hortense à sa droite, la fille de celle-ci à côté d'elle, Albertine à la gauche de son père, et Ludoïque après elle. Ces Dames s'occupent ensuite à divers ouvrages manuels.*)

S O P H I E , à Albertine.

Craignez les espions! ils suivent tous vos pas.

J O S E P H , à Hortense.

Je la vois peu, Madame.

18 LA FILLE NATURELLE;

ALBERTINE, (*regardant malignement Ludoïque.*)

Infortune cruelle!..

HORTENSE.

Si vous êtes prudent, vous ne la verrez pas.

(*Albertine et Ludoïque se font mutuellement des signes d'intelligence et de satisfaction.*)

JOSEPH.

Quoi! me résoudre encore à ce grand sacrifice?

ALBERTINE.

Je le ferai, mon père, à votre sûreté..

Que ce dernier azile, hélas! vous soit propice.

Dans le dixième, enfin, trouvez la liberté.

HORTENSE.

Ah! quel acharnement. Dix aziles de suite!

SOPHIE.

Mais, Monsieur, par quel art tant de fois échapper
Aux nombreux espions, et comment les tromper?

LUDOÏQUE.

(*Appercevant un peu d'embarras sur le visage de sa maîtresse;
et voulant lui donner le tems de le composer, avant qu'elle
ne parle, s'empresse de répondre, même pour Joseph.*)

Instruit, dans sa retraite, il sort, il prend la fuite

A l'instant où l'on vient, en force, le chercher.

ALBERTINE.

Depuis près de six mois, réduit à se cacher;..

HORTENSE.

Quel bonheur!

SOPHIE.

Quelle rage!

ALBERTINE.

Et quelles injustices!

Le crime, intolérant, n'aime que ses complices.

(*Ludoïque ayant porté ses regards sur Albertine paraît
l'embarrasser et la faire rougir. Elle s'évante, et lance
un coup-d'œil prolongé de colère à cette femme-de-
chambre.*)

J O S E P H.

Proscrit par nos tyrans, en proie à mille maux,
De ces lâches, pourrai-je éviter les complots?
Cet espoir me soutient; il me plaît, me console;
(*A sa fille.*)

C'est pour toi: Car la France, et cruelle et frivole,
Ne nous présente plus que misère et douleurs...
(*Albertine s'élance dans les bras de son père, avec une vive
apparence de tendresse.*)

Quelqu'horreur, chaque jour, succède à des horreurs;
Et l'univers entier sait qu'aux lieux où nous sommes
On ne voit qu'oppresseur ou victime des hommes...

Mais, dis moi, mon enfant, ta mère est-elle mieux?
Que pense le Docteur de son état fâcheux?

H O R T E N S E.

Madame votre épouse est donc indisposée?

J O S E P H.

Elle vient d'éprouver un accident affreux...

S O P H I E.

Qu'ai-je entendu, Monsieur? me serais-je abusée?

H O R T E N S E.

Un accident!

J O S E P H.

Ma fille, il faut dire comment,
Hier, est arrivé ce triste événement.

(*A ces Dames.*)

De vous le raconter je n'ai pas le courage.

A L B E R T I N E.

La femme de mon père, ayant trois fois mon âge,
M'a toujours prodigué mille soins ravissans:
C'est elle que je vis, dès mes plus jeunes ans,
Sensible, remplacer une excellente mère
Que la mort m'enleva. (Serait-elle moins chère
A mon cœur qu'à celui de tant de malheureux,
Qui pèsent ses bienfaits, les trouvant trop nombreux?)
Elle sait qu'un amas de brigands effroyables
Court, en hurlant, cerner les lieux, bien misérables

Mais sacrés, où mon père était alors caché :
C'eut éré fait de lui, s'ils l'eussent recherché,
Quelques instans plutôt !...

(Elle regarde son père avec un attendrissement affecté.)

Mais, protégeant sa vie,
Le sort, ou la prudence à la raison unie,
Voulut qu'il fu parti. Bref, il n'est point rentré,
Et par ces scélérats il n'est pas rencontré.

(Ludoïque lui sourit, et Albertine baisse les yeux.)

Maman, qui du départ n'était point avertie,
Seule, sans domestique, et moi-même sortie,
Brave un pavé glissant sous ses pieds délicats ;...
Elle eût bravé l'orage et les âpres frimats !
Elle court, elle vole, et près de la cohorte,
Un cavalier brutal, que l'ivresse transporte,
La jettant sous les pieds du coursier bondissant,
Osait la maltraiter d'un propos outrageant.
Quelqu'homme généreux,

(Elle adresse ce trait à son père.)

J'en connais un encore,
La relève, l'entraîne ;... ah ! sa bonté l'honore ;...
Lui rappelle les sens, après bien des secours,
Et la conduit chez elle, en craignant pour ses jours. ..

L U D O Y Q U E, (à voix basse.)
De son mobilier vous avez l'héritage.

(Elle tousse.)

ALBERTINE, (lui faisant signe de se taire.)

Bientôt le désespoir devient notre partage,
Car Ludoïque et moi bientôt nous arrivons.
La faculté prononce: enfin, nous respirons.

Maman, qui reprenait du courage et des forces,
Fixant sur moi ses yeux pleins de douces amorces,
D'un air tendre et touchant, après un long soupir,
Me dit : » Et mon époux ! que va-t-il devenir ?
» Ton père, mon amie, en as-tu des nouvelles ?
» Qu'il ignore ;... adoucis ses angoisses cruelles. » ..

Mais, à peine avait-elle articulé ces mots,
Qu'un ange tutélaire arrivait à propos.
Moment de bonne augure ! instant qui fut prospère !
Monsieur Louis nous dit qu'il a sauvé mon père ;
Qu'il l'a gardé chez lui jusques à ce matin ,
Et l'a conduit chez vous, sous le nom d'Antonin.

Béni soit votre ami, cet ami rare et sage.
Sur l'état de ma mère il règle son langage ,
Et mon père n'apprend rien que par son rapport.
Ne reviendra-t-il pas ? l'attendez-vous encor ?

LUDOUYQUE, (*à demi voix.*)
Vous parlez à ravir, et n'êtes pas moins belle.

(*Albertine la remercie par un sourire gracieux.*)

HORTENSE.

Il ne tardera pas, et j'en ai pour garant
Le billet qu'il m'écrit, avec un noble zèle,
Et que monsieur Joseph m'apporte en se levant.

ALBERTINE.

Quel obstacle empêchait qu'il n'emmenât mon père ?

SOPHIE.

Doit-on abandonner ce qu'on aime et révère ?

JOSEPH.

Il voulait m'escorter, mais, par réflexion ;
J'ai cru qu'étant connu, près de cette maison,
Il valait beaucoup mieux me charger de la lettre
Que, dès le point du jour, je suis venu remettre
En secret à Madame, et sans avoir trouvé
Un seul des espions. Rassure donc ta mère.

Hélas ! combien de fois n'ai-je pas éprouvé
Que vos maux sont les miens, et votre peine amère.

Tous les matins, Louis voudra bien s'informer
Des principaux sujets de mes douleurs mortelles ;
Il viendra, tous les soirs, m'en donner des nouvelles ;
Et nourrir mes chagrins, s'il ne peut les charmer.
Mais je veux tout savoir ; je prétends tout connaître :
Rien n'est indifférent.

(*Ludoïque, dans un langage muet, mais bien expressif,*

22 LA FILLE NATURELLE;

fait entendre à Albrine qu'on ne rapportera pas à son père tout ce qui se passe en son absence, chez lui.)

(L'on entend sonner à la porte. Sophie court ouvrir, et rentrer avec Louis.)

S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENS, ET LOUIS.

H O R T E N S E.

AH! je le vois paraître.

(Sophie prépare , à côté d'elle , un siège pour Louis.)

LOUIS, *(d'un air satisfait , à Joseph , après l'avoir salué.)*

Parmi tous vos amis, comptez sur les nouveaux.

L'infortune les rend plus fidèles peut-être.

LUDOUQUE, *(à demi voix , à Albertine , qui applaudit de la tête.)*

Le tems pour l'amitié n'a-t-il pas des tombeaux ?

JOSEPH, *(à Louis , en lui serrant la main.)*
Assurément.

L O U I S , *(s'asseyant.)*

Ils sont tous enchantés d'apprendre

Qu'en attendant le jour de votre liberté ,

Les cinq cruels tyrans ne savent où vous prendre ;...

(Albertine et Ludoïque se regardent.)

Que votre médecin répond de la santé

De Madame ; et , Monsieur , nous faisons notre affaire

De vous sauver , enfin , si vous ne sortez pas.

Sur vous , sur vos malheurs , chacun pourra se taire ,

Si nul autre que moi ne porte ici ses pas.

Mademoiselle même , et votre secrétaire ,

Doivent également s'absenter de ces lieux :

Je les verrai pour vous , je parlerai pour eux.

LUDOUQUE, *(toujours à demi voix ; à Albertine , qui semble l'approuver.)*

Pas sûr.

H O R T E N S E.

Vous n'aurez point, Monsieur, la même aisance
Que vous aviez chez vous; mais notre vigilance...

(*Albertine fait signe à Ludoïque que leur vigilance sera
en défaut.*)

J O S E P H.

Madame, épargnez-vous des discours superflus.

Ménagez, s'il vous plait, je le demande en grace,

Ma sensibilité. Je n'aurai point l'audace

D'écouter des propos qui ne conviennent plus

A ma position, à ma triste infortune!

Lorsqu'on m'a ruiné, quand je perds ma fortune,

Dois-je être difficile autant, ou plus que vous?

Faut-il importuner qui rend mon sort si doux?

S O P H I E, (*à Louis, et un peu bas.*)

Qu'il est intéressant!

H O R T E N S E, (*avec une sorte de confusion.*)

Parlons donc d'autre chose.

L O U I S.

Monsieur, vous a-t-il dit le rêve singulier

Qu'il a fait, sa paupière étant à peine close?

A L B E R T I N E.

La nuit passée?

L O U I S.

Oui: Mais;..

S O P H I E, (*à Joseph.*)

Si j'osais vous prier;..

A L B E R T I N E, (*Louis.*)

Est-il bien noir, Monsieur?

H O R T E N S E.

Contentez notre envie.

L U D O Y Q U E, (*avec finesse.*)

Auprès des revenans je passerais ma vie.

J O S E P H, (*à Louis.*)

Vous me jouez, mon cher, un assez mauvais tour!

L O U I S, (*d'un air embarrassé.*)

Je n'ai pas prétendu;...

J O S E P H , (*souriant.*)

C'est bon : mais , quelque jour ;

Je vous rendrai le change.

L O U I S , (*dont l'embarras augmente.*)

Aurais - je eu trop d'audace ?

J O S E P H , (*avec douceur.*)

Je ne dis pas cela : mais avouez pourtant

Que vous me donnez , tous , le rôle d'un enfant !

L O U I S , (*s'étant rassuré.*)

Excusez - moi , Monsieur ; je prendrai votre place :

A L B E R T I N E .

Un songe est , quelquefois , un avertissement.

L O U I S , (*étonné.*)

Il n'en est pas ainsi pour monsieur votre père !

Et vous en jugerez , sans doute , je l'espère.

J O S E P H .

Peut - être.

L O U I S , (*avec alarme.*)

N'allons point donner dans des écarts :

A L B E R T I N E .

Je me ressouviens bien d'avoir lu , dans l'histoire ,

Que le plus grand guerrier , le premier des Césars ;

N'eut pas été tué , s'il avait voulu croire

L'obscur conseil d'un rêve , en courir les hazards . .

Était - il de péril dans les îdes de Maïs ?

L O U I S , (*à part.*)

Grand Dieu ! quelle imprudence !

J O S E P H .

Il faut vous satisfaire ;

Céder à vos desirs ; . . les miens sont de vous plaire.

(*Ces dames laissent , toutes à la fois , leurs ouvrages.*)

Dans un sommeil pénible , interrompu trois fois ,

Je m'imagine voir , en effet , je le vois :

C'est lui qui m'apparaît ; oui , c'est lui ; c'est mon père . . :

Restez , restez , lui dis-je , ombre , qui m'êtes chère ;

Ah ! daignez partager tous mes ravissements . .

Et , trois fois , l'ombre échappe à mes embrassemens :

Mon père me répond , sur un ton lamentable ,

Qu'

Qui jette dans mon cœur un effroi respectable :

- » Sensible, comme toi, mon fils, il m'est bien dur
- » De ne point t'embrasser. . . Mais le cachot obscur
- » Où je fus, plus d'un an, plongé dans la détresse,
- » Malgré mon innocence et ma froide vieillesse ;
- » Cette prison affreuse a brisé les ressorts
- » Qui liaient mes esprits, et mon ame, et mon corps ;
- » De moi, depuis ce tems, voilà l'insigne reste.
- » L'enveloppe de l'ame, organe que j'atteste
- » Par ma présence ici, n'a plus rien de mortel. . .
- » Mânes, je suis oracle imposant, solennel. . .
- » Ne va pas en douter, encor que tu sommeilles !
- » Range plutôt, mon fils, parmi tant de merveilles
- » Qui ne s'expliquent point, ce dont tu t'aperçois.
- » Mais, pendant que ton ame erre à l'entour de moi ;
- » Prends garde qu'en la nuit mes accens, si funèbres ;
- » Ne roulent dans le vague à travers les ténèbres. . .
- » Le tems part de ma voix, et tu sauras, demain ;
- » Quel coup abominable, et quelle horrible main
- » S'apprête à le porter, à la faveur de l'ombre.
- » De tous tes ennemis un seul vaut le grand nombre ;
- » Et ton aveuglement, pour cet être odieux,
- » Du plus faible de tous, fait le plus dangereux.

(La figure des autres Acteurs annonce de la surprise, de l'impatience, et celle d'Albertine montre bientôt de l'inquiétude, de l'embarras. de la consternation : elle s'évante, et dérange son bonnet, et son schall. Cependant Ludoïque, agitée de son propre trouble, et de celui qu'elle règne dans la personne de sa maîtresse, éprouve un mouvement de terreur intestine, impossible à dissimuler, en lui voyant faire tous ses efforts pour recomposer ses traits : mais l'intérêt du récit de Joseph les sauve, l'une et l'autre, des soupçons qu'elles pourraient inspirer.)

- » Il est déjà six mois que de fausses caresses
- » Couvrent ses noirs complots ; redoute ses promesses ;
- » Il ne mérite plus tes tendres soins pour lui.

26 LA FILLE NATURELLE,

» L'honneur ne lui paraît qu'un frère et vain appui :
» C'est un vieux préjugé que, jeune, il veut abattre...
» Pourvu qu'il sous un masque il puisse te combattre,
» Ou te livrer, mon fils, à d'autres scélérats
» Moins criminels que lui, plus chargés d'attentats,
» Il pensera remplir toute la destinée
» A laquelle ton cœur... Désastreuse journée !
» Que d'exemples du crime, et dans peu de momens !...
» Veille à toi... » Mes esprits n'étaient plus chancelans
Quand mon père se tait... Silence épouvantable...
Son ombre n'était plus... O ! présage exécration !
Où donc ai-je connu cet être abominable ?
Quel est cet ennemi ?

ALBERTINE, (*à Ludoïque, d'une voix
sourde et avec des yeux égarés.*)

Moi...

L O U I S.

Pensez-vous, monsieur ;

Qu'un songe, de l'esprit n'est jamais qu'une erreur ?

ALBERTINE.

(*Ayant remis les muscles de son visage au ton qui lui
convient, et prenant la main de son père, qu'elle baise,
en le regardant avec tendresse.*)

Vous, qui dans le péril êtes toujours tranquille,

Vous alarmerez-vous de ce songe futile ?

Mon père !...

J O S E P H, (*embrassant sa fille.*)

Calme-toi : j'ai mis trop de chaleur

Dans le triste récit que je viens de vous faire.

Mon rêve serait-il l'utile avant-coureur

De quelque événement qui pourrait nous déplaire ?

(*Albertine et Ludoïque, par leurs gestes et leurs phisio-
nomies, annoncent, en quelque façon, les motifs de foï
qu'elles ont à l'accomplissement du rêve.*)

C'est le sort qui le veut : mais soyons bien prudents !

Nous rendrons, malgré lui, tous ses coups impuissans !

S O P H I E.

Cette ombre me fait peur.

L U D O Y Q U E, (*plaisamment.*)

Je n'aime pas les ombres.

A L B E R T I N E.

J'ai rêvé, cette nuit, de morts et de décombres.

H O R T E N S E.

Eloignons, s'il se peut, tant qu'on sera chez moi,

Les souvenirs facheux, et tous les objets sombres.

Le malheur n'est jamais plus dehors que dans soi.

(*A Louis.*)

Venez, mon cher;

(*A sa fille.*)

Et vous, une importante affaire

Me rend votre présence ailleurs fort nécessaire.

(*Tous les Acteurs se lèvent. Hortense, avant de sortir, parle à l'oreille de Joseph, comme si elle lui demandait la permission de le quitter, sur quelque prétexte qui la concerne: mais on voit, à leurs politesses, que c'est pour le laisser avec sa fille.*)

S C E N E V.

JOSEPH, ALBERTINE, ET LUDOYQUE.

J O S E P H, (*à sa fille.*)

QUELLES sont, mon enfant, tes occupations?

Dis-moi, repasses-tu mes anciennes leçons?

Que de jours écoulés depuis que, plein de joie,

Je te vis, estimant le seul tems qu'on emploie,

Dévorer tout l'esprit d'un ouvrage excellent;

Marier à ta voix l'air d'un doux instrument;

Suspendre la musique, exercer ta mémoire;

Revenir aux accords, au livre, à l'écrivoire,

Au dessin, à la danse; et même, en moins de rien;

Traduire de l'anglais, parler italien !...

Ta mère surveillait les travaux à l'aiguille,

28 LA FILLE NATURELLE,

Et de devoirs pieux occupait notre fille :
 Je ne négligeais point l'art de la récréer ;
 Le repos nous convient : Dieu cessa de créer.
 Je présidais à tout : j'eus l'œil à ta toilette.
 Ton père. . . Ah ! sa tendresse a-t-elle été muette ? . . .
 Il te sacrifia son repos pour toujours :
 Aux dépens de sa vie , il ménagea tes jours.
 Ta naissance , pour lui , fut douloureuse et chère ! . . .
 Chéris-le , comme enfant , il t'aime comme un père.

A L B E R T I N E .

(*Embrassant son père avec une cordialité , une douceur et une modestie , capables d'en imposer à la défiance elle-même*)

De tous vos sentimens , ah ! pourrai-je douter ?
 N'en ai-je pas reçu mille preuves touchantes ?
 Ne m'apprites-vous pas , mon père , à redouter
 La fougue et les écueils des passions naissances ?
 Et n'est-ce pas au fruit de vos douces leçons
 Qu'il faut attribuer mon amour pour l'étude ?

Dans les difficultés il n'est plus rien de rude
 Lorsqu'aux labeurs d'esprit tous deux nous nous livrons.
 Quelque soin que pour nous les meilleurs maîtres prennent,
 C'est leur bouche qui parle , alors qu'il nous reprennent ;
 Au lieu qu'un père , adroit dans tous ses documens ,
 Echauffe notre cœur , et refroidit nos sens.

Triste , je ne vois plus une main paternelle
 Diriger mes efforts , et ma raison chancelle. . . .
 Qui , me dis-je , à présent , peut la fortifier ?
 Le danger ? . . . ô mon père ! . . .

(*Albertine essuye quelques larmes , qui s'échappent par artifice , ou malgré elle. Ludoïque pleure aussi , ou fait semblant de pleurer. Joseph est très-ému : il serre tendrement sa fille dans ses bras.*)

LUDQYQUE , (*à part , et d'un air déconcerté.*)

Une pareille scène
 Doit rompre nos projets , et nous humilier.

J O S E P H .

Ne pleure plus. Tes pleurs augmenteraient ma peine ;
Et dans quelques momens nous allons nous quitter.
Souvien-toi de ton père ; et tache d'imiter
Son excellente femme. . . . Elevée auprès d'elle ,
Voi-la charmer les bons , sans qu'aucun soit rébelle :
Voi même les méchans souvent la respecter.
La fortune , j'en suis une preuve cruelle ,
Accable de rigueurs ceux qu'elle eut pour amis ;
Mais la vertu soutient jusqu'à ses ennemis :
Vertu ! dit noble effort , sacrifice admirable.

Ma fille , en copiant ton modèle estimable ;
Rappelle-toi sa grâce , et qu'il nous soit permis
D'avouer qu'à tout âge elle est toujours aimable :
Que la grace est sans tâche , et semblable au crystal. . .

(*S'apercevant que la coëffure de sa fille est dérangée , et que les bouts de son schall sont trop inégaux , remet de l'ordre dans la toilette d'Albertine ; ce qui paraît la contrarier , ainsi que Ludoïque. Joseph continue , sans y faire attention.*)

Mais , lève ton bonnet et rajuste ton schall :
Irais-tu , faite ainsi , dans quelque promenade ?
Vénus , mal ajustée , aurait l'air fort maussade.

A L B E R T I N E .

De suivre vos conseils je ferai mon bonheur :
Ils sont déjà gravés dans le fond de mon cœur.
En êtes-vous bien sûr ? . . . ami cher , père tendre ; . .
Mon père ! ne pouvant , avec raison , prétendre
A vous revoir bientôt , que du moins vos écrits ,
En nous rendant meilleurs , éclaireront nos esprits.
Ma mère se plait tant elle-même à les lire !
Quant à moi , mon plaisir approche du délire. . .

Mais ne devrais-je pas retourner à maman ?
Son état me rappelle : . . . embrassez votre enfant.
Il faut nous séparer ; . . . Mon ame se déchire.

(*Elle pleure. Ils s'embrassent.*)

JOSEPH, (*tenant sa fille embrassée, et avec un peu de trouble.*)

Se séparer ! ma fille , est pour moi le trépas.

Te reverrai-je encor ? ...

ALBERTINE, (*se détournant, et avec surprise.*)

Que prévoit-il ? hélas ! ...

(*Avec chaleur.*)

Des farouches tyrans , pour fléchir la colère

Je viendrai , j'accourrai tomber à leurs genoux :

J'arroserai leurs mains de mes pleurs les plus doux. ...

Puis-je m'humilier quand je sauve mon père ?

(*Elle sanglote, et Joseph, après avoir essuyé les larmes de sa fille, s'essuye les yeux*)

JOSEPH, (*à Ludoïque.*)

Ayez soin de ma femme , et de ma fille. Un jour ,

Si je peux vous payer d'un bien juste retour ,

Ludoïque ; ... croyez à ma reconnaissance.

Elle surpassera même votre espérance.

LUDOUYQUE, (*ayant l'air attendrie.*)

Ignorai-je combien Monsieur est généreux ?

Personne ne mérite un destin plus heureux !

S C È N E V I.

LES PRÉCÉDENS, ET LOUIS.

LOUIS.

Je viens savoir , Monsieur , si vous voulez permettre

De vous porter des fruits. Que peut-on vous offrir ?

Dites-nous , s'il-vous-plait , quels mêts vous font plaisir.

LUDOUYQUE, (*à Albertine, avec une bare ironie, et à demi-voix.*)

Vous pleuriez l... philosophe ; ... Il faudra donc remettre La liberté ?

ALBERTINE, (*ayant les yeux excessivement animés, et sur un ton plus bas.*)

Le rêve;...

JOSEPH, (*pendant l'à parté, répond quelques mots à l'oreille de Louis; ensuite, à haute voix.*)

Il n'est pas encor tems.

Recevez, cher Louis, tous mes remerciemens,
Et qu'ils soient reportés, je vous prie, à ces dames,
Ma fille va partir;... Nous confondions nos ames.

ALBERTINE, (*embrassant encore son père.*)

Adieu, mon père... et vous, Monsieur; adieu.
Je prends congé d'Hortense, en sortant de ce lieu.

(*Elle les salue; se retire, lentement, par la porte où Louis est venu; et regarde son père, en témoignant un vif regret de s'en séparer. Ludoïque la suit.*)

JOSEPH, (*avec toute effusion de sensibilité.*)
Embrasse bien, pour moi, ta mère. Adieu, ma fille.

S C È N E V I I.

JOSEPH, ET LOUIS.

(*Ils prennent des sièges et, s'asseyent tristement l'un à côté de l'autre. Il se passe quelques instans de silence.*)

J O S E P H.

Vous, qu'un excellent cœur attache à ma famille;
Louis, vous apprendrez que cette pauvre enfant,
Dont le père est défunt, quoique je sois vivant,
N'a plus d'autre allié, ni de biens à prétendre.
Je dois lui conserver ce qu'on n'a su me prendre.
Il lui revient, de moi, soixante mille écus;
Le règne des brigands m'enlève le surplus.

Mais je lui laisse encore un legs inestimable;
Et ce legs, nul humain ne pourrait le ravir:

Esprit, talens, vertus, graces, douceur aimable;...
Je serai consolé dès qu'il faudra mourir.

L O U I S.

Vos affaires, Monsieur, sont-elles bien rangées?
L'utile prévoyance est de tous les instans!

J O S E P H.

Du mieux que je l'ai pu... J'ai fait trois testamens
Où mes intentions n'ont guère été changées,
De ma femme, aujourd'hui, n'espérant plus d'enfans...
Mes frères, à l'autel bornèrent leurs conquêtes.
L'on me doit; mais beaucoup; et je n'ai point de dettes.
Le dernier de ma tige, et sans parens, je croi,
Je n'ai plus que ma fille, (*) elle n'a plus que moi.

Vous connoissez, Louis, ma seule légataire;
De mes ordres secrets soyez dépositaire.

(Il sort de sa poche divers papiers qu'il examine attentivement, et parmi lesquels est un paquet, en forme de lettre, scellé de cinq cachets. Il le remet à Louis, qui le serre dans son porte-feuille.)

L O U I S.

Vos ordres, vos desseins, Monsieur, m'étant connus,
Seront exécutés dans tous leurs apperçus.

Que ne ferais-je point pour vous rendre service!...
Mais je ne serai pas utile en cet office;
Je m'en flatte du moins...

(L'on entend du bruit sur l'escalier. Hortense et Sophie arrivent, avec un empressement mêlé de crainte. Leur frayeur augmente, lorsqu'on distingue les voix rauques et rustres de plusieurs hommes, et le cliquetis des bayonnettes, ou d'autres armes qui s'entrechoquent. On sonne rudement à la porte. Joseph et Louis se lèvent.)

(*) Joseph est devenu veuf. Après quelques années de captivité, dans une prison d'état, il s'est remarié à une jeune femme, qui l'a rendu père de deux enfans, (un garçon et une fille,) vivans, au moment de l'impression de cette pièce. Voyez, du reste, la Post-Face suivante.

(Note de l'Éditeur.)

SCÈNE

S C E N E V I I I.

HORTENSE, JOSEPH, SOPHIE, ET LOUIS:

(*On entend plusieurs voix au dehors.*)

H O R T E N S E, (à Joseph.)

IL faut vous secourir.

(*Elle regarde par-tout, d'un air inquiet.*)

Placez - vous là, Monsieur.

(*Hortense et Sophie le font ranger dans une embrasure, que la porte, en s'ouvrant, doit clore tout - à - fait.*)

J O S E P H, (avec calme.)

Ils vont m'y découvrir.

L O U I S, (à demi voix.)

A l'innocence, ô, Dieu! montrez - vous donc propice!

(*Le bruit redouble: la sonnette resonance fortement.*)

H O R T E N S E, (s'approchant de la porte.)

Qui vient sonner ainsi?

U N E V O I X D U D E H O R S.

Parbleu! c'est la justice;

U N E A U T R E V O I X.

Ouvrez - nous au plutôt, et redoutez la loi.

H O R T E N S E.

Mais, je vais vous ouvrir!.. que voulez - vous de moi?

(*Elle ouvre la porte entièrement, et la pousse contre le mur.*

Aussitôt un factionnaire y est mis en sentinelle, avec son fusil. Louis se place à côté de lui. Un Commissaire précède, en entrant, quelques soldats, et une bande d'anciens membres de Comités et Tribunaux révolutionnaires.)



S C È N E I X.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSAIRE;
*des Soldats, et plusieurs membres de Comités
et Tribunaux révolutionnaires.*

LE COMMISSAIRE.

(*Tenant dans ses mains un signalement, le lit, à diverses reprises, et reporte de même les yeux sur Louis. Ensuite il s'adresse à lui, avec un air farouche, et, suivant le protocole ordinaire :*)

VOTRE nom, citoyen !. Avez-vous une carte ?

L O U I S.

Louis.

LE COMMISSAIRE, (*souriant horriblement.*)

Le nom du Roi !

UN CAPORAL, (*feignant de tirer des armes.*)

Qu'il pare cette quartè...

(*La bande stupide et cruelle rit, d'un rire grossier et ridicule.*)

L O U I S, (*montrant sa carte.*)

La voilà.

LE COMMISSAIRE.

C'est très - bon. Ne faites pas le fin ;

Voyez-vous quelquefois le seigneur Antonin ?

(*Il le regarde fixement. Les dames se jettent un coup-d'œil, à la dérobée, fremissent, sans le vouloir, mais se donnent bientôt une contenance très - assurée.*)

L O U I S, (*avec fermeté.*)

Je ne le connais point

LE COMMISSAIRE, (*à Hortense.*)

Quant à vous, Citoyenne,

Vous ne laisserez pas ce Monsieur à la gêne !

HORTENSE (*avec une apparente tranquillité.*)

Je ne l'ai jamais vu.

DRAME HISTORIQUE. 35

LE COMMISSAIRE, (à Sophie.)

Mais vous, mentirez-vous ?

Avec un beau minois, avec un air si doux !...

S O P H I E.

Citoyen, je l'affirme, avec toute assurance,

Je n'en ai jamais eu la moindre connaissance.

LE COMMISSAIRE, (avec féroacité.)

Croyez-vous m'imposer ? Mais, si nous le trouvons,

Vous marcherez, ensemble, ah ! ah ! vers les prisons :

Et, si de s'opposer, il a la moindre envie ;

Nous serons ses bourreaux ; et c'est fait de la vie

De cet Aristocrate... ô ! qu'il m'est odieux !..

Je mangerais son cœur, tout sanglant, à vos yeux.

Camarades, cherchez.

(Les yeux du Commissaire, et ceux de ses sbirres, ont une sorte de feu, provenant d'un appétit immodéré du crime, ou d'une soif inextinguible de cruautés. Aussi, ne voit-on ce signe particulier (celui de la bête) que dans les prunelles toujours mobiles, des animaux féroces et des révolutionnaires.... Les monstres bipèdes font des recherches par-tout, excepté derrière la porte où était placée la sentinelle, et où s'est rangé Louis ; pour ménager, au besoin, la fuite de Joseph. Plusieurs d'entre les ACTIFS détournent, ouvertement, divers objets dans leurs poches ; ils bouleversent tout : ils déchirent une portion de tapisserie qui couvre une armoire ; et brisent, avec leurs sabres et leurs bayonnetes, en sondant les murs, les portes de cette armoire, dont on ne retrouve pas la clef. Les Dames montrent un courage passif et admirable.)

H O R T E N S E, (les voyant surpris de ne pas trouver la personne qu'ils cherchent.)

D'après quelqu'imposture,

Citoyens, vous mettez le trouble en ma maison :

L'on vous a mal instruits !

LE COMMISSAIRE, (d'un air de menace.)

Je suis bien sûr que non.

36 LA FILLE NATURELLE,

Nous reviendrons sous peu, Mesdames; je le jure.

(Le Commissaire et sa bande se retirent avec tumulte. Louis s'est écarté, pour les laisser passer; mais il se remet à son poste, jusques à ce qu'il ne soit plus resté personne sur l'escalier. Sophie se jette dans un fauteuil. Joseph reparait. L'on referme la porte.)

S C È N E X.

JOSEPH, HORTENSE, SOPHIE ET LOUIS.

H O R T E N S E.

Nous sommes donc trahis?

J O S E P H, (avec horreur.)

Dieu! quelle trahison.

S O P H I E, (en se levant.)

C'est le rêve...

(Tout le monde se tait.)

J O S E P H, (paraissant honteux, de l'étonnement dont il vient d'être saisi.)

Sur qui fixons-nous notre idée?

Ludoïque ne peut!... Quelqu'indiscrétion?

Elle est sage et prudente. Elle m'est affidée.

Sa famille....

L O U I S, (vivement.)

Observez que le nom d'Antonin

N'était sù que de nous.

H O R T E N S E.

Cependant l'assassin...

S O P H I E.

N'en demande pas d'autre.

J O S E P H.

Affreuse incertitude...

Ah! j'ai pensé sortir, rempli d'inquiétude

Sur le sort désastreux que l'on vous préparait.

Mais, était-il certain qu'on vous épargnerait;

Si l'on m'avait trouvé?

HORTENSE.

Pour vous seul j'avais crainte.

LOUIS.

Notre adresse est connue; usons d'une autre feinte.

Déguisez-vous, Monsieur: changez de logement.

JOSEPH.

C'est le meilleur parti.

SOPHIE.

Ne sortez qu'en voiture.

HORTENSE.

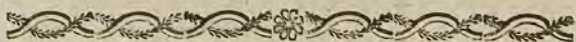
Allons tout préparer. Mais, je vous en conjure,

Que personne, que nous; personne, absolument,

Ne soit instruit du lieu de ce déplacement.

(*La longueur des entr'actes ralentissant toujours l'intérêt d'une pièce, les Artistes, chargés de la représentation et de la conduite de celle-ci, voudront bien s'entendre, afin que la reprise du jeu n'éprouve aucun retard.*)

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

(Le Théâtre représente une promenade embellie d'arbres , de sièges de gazon , et de statues. L'on voit , de tems en tems , passer dans les allées , des personnes de tous les sexes , de tous les états , et principalement des militaires. La maison d'Hortense est sur un des angles de cette promenade ; mais elle est située obliquement , et de façon qu'on se trouve en Scène , au rez - de - chaussée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL, *(seul , et jouant avec sa pipe.)*

J'AI fait , sans m'en douter , une bonne trouvaille.
 Elle est jeune , jolie , et pétillante d'esprit.
 Sa fortune est superbe ; au moins à ce qu'on dit !
 Mon divorce est parfait : je n'ai ni sou , ni maille.
 Je n'ai d'autre profit que mes appointemens :
 Ils cessent à la paix , et , sans doute au printems !...
 Allons , mon Colonel , fiançons au plus vite ,
 Si tu plais... Pourquoi pas ?... épousons tout de suite.
 Ses parens tiendraient-ils à ce vieux préjugé
 Des seigneurs ?... ma roture aurait-elle congé ?
 On peut les braver tous , et sans prendre la fuite.
 On peut se dispenser de leur consentement.
 La loi nous autorise , et j'aurai leur argent.
 J'attends mon adorable , en cette après - dinée.
 C'est juste ici le lieu de notre rendez-vous :
 Ici je l'ai connue : ô charmante journée !
 Mon sort serait brillant si j'étais son époux...

Mais je vois sa suivante; elle approche: c'est elle.
 Et ma maîtresse aussi. Quel port! et qu'elle est belle!
 Or ça, le colonel, soyons ferme et galant.
 Enlevons femme et biens; ... ou les biens seulement:
 (*Il rajuste son habit, en faisant quelques pas au devant
 d'Albertine.*)

S C È N E I I.

ALBERTINE, LUDOYQUE ET LE COLONEL;

(*Le Colonel fait descendre sa tête vers sa main, pour saluer, en ôtant son chapeau, et se recouvre de même. Sa place est à la gauche d'Albertine. Ludoïque est de l'autre côté de sa maîtresse.*)

A L B E R T I N E.

Je vous l'avais promis. Ai-je tenu parole?
 Mais vous êtes exact, et j'aime qu'on le soit.

L E C O L O N E L, (*serrant sa pipe.*)

Mademoiselle; enfin, lorsqu'on vous aperçoit,
 L'on ne se souvient plus que l'absence désole.

Quel bonheur est le mien! qu'un soir, avant-hier,
 Malgré le tems brumeux, triste comme en hiver,
 Vous soyez arrivée à cette promenade;
 Que je m'y sois trouvé, n'étant plus fort malade;
 Et qu'un de vos rubans; ... ah! plutôt c'est l'amour,
 Oublié près de moi, m'attache à votre cour.

A L B E R T I N E

Si trop facilement j'ai reçu votre hommage,
 Et si de mê revoir vous avez l'avantage,

(*Elle sourit, en détournant la tête.*)

Ne croyez pas, Monsieur, que mon cœur soit perdu.

L E C O L O N E L, (*avec une légèreté particulière; haussant et baissant les épaules,
 pour se donner de la grace.*)

Qu'il le soit; je le trouve: il n'est jamais rendu.

40 LA FILLE NATURELLE,

ALBERTINE. (*contre-fesant la prude.*)

Votre début, sans doute, est un peu militaire!

Mon cœur n'est à personne, et je ne veux point plaire.

LE COLONEL.

Sans le vouloir, on plaît; on aime également.

On a la liberté de se voir aisément;

Et cette liberté peut être la justice

Des rigueurs qu'à l'hymen opposait le caprice.

LUDOYQUE, (*remarquant ses intentions.*)

Monsieur du Directoire est, au moins, caporal?

ALBERTINE, (*souriant.*)

Oh! plutôt colonel!

LE COLONEL, (*se rengorgeant.*)

C'est comme général.

ALBERTINE.

Loin de vous élever, elle vous fait descendre;

Disant: Les officiers ne sont que des soldats...

Mais, l'univers voit seul Bonaparte - Alexandre.

Or, Ludoïque peut aujourd'hui s'y méprendre.

Il est tant de Héros qu'elle ne connaît pas!

Contre l'égalité, c'est son motif de plainte.

Après tout, Citoyen, n'ayons aucune feinte.

Quel sujet avez-vous de me rechercher, moi?

Savez-vous qui je suis, mon état et ma foi?

Suis-je libre, à mon âge, ou bien sous la tutelle?

Ai-je de la fortune? en puis-je disposer?

Parlez; expliquez-vous.

LE COLONEL.

Pardon, Mademoiselle.

J'ai vu votre portier, et je l'ai fait jaser.

ALBERTINE.

Est-ce qu'il me connaît?

LE COLONEL.

Cet homme est incapable

De vous apprécier. Mais, suis-je donc coupable

D'inventer des moyens, même de les tenter

Pour

Pour venir jusqu'à vous ? Pouvais-je résister
Au desir naturel de savoir qui vous êtes ?
Quel est l'aimable objet de mes amours secrettes ?

(*Albertine baisse les yeux.*)

L U D O Y Q U E.

Est-ce là tout le mal ?

L E C O L O N E L.

Je pourrai vous servir :

Employer mon crédit pour Monsieur votre père ;

(*Albertine change de visage.*)

Le rendre libre ; ... ainsi, soulager sa misère ;

Mériter votre main : faire plus, l'obtenir.

A L B E R T I N E.

Détrompez-vous, Monsieur ; car la reconnaissance ;

Quelque prix qu'on attache à cette délivrance,

N'irait pas, croyez-moi, soyez-en bien certain,

Jusqu'à penser à vous pour vous donner ma main.

Mon père est dans les fers ; il n'est point de partage :

S'il est libre, c'est moi qui suis dans l'esclavage.

L U D O Y Q U E.

En quel tems pourrait-on goûter la liberté

si ce n'est quand on a la grace et la beauté ?

(*Louis, en traversant une allée de la promenade, aperçoit
Albertine et Ludoïque avec un militaire. Il s'arrête ;
témoin de la surprise, et cherche un endroit favorable
pour les écouter, sans en être vu. Il vient, doucement, se
cacher derrière les charmilles qui garnissent, à certaine
hauteur, un des bancs de gazon.*)

S C È N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, ET LOUIS.

L E C O L O N E L.

EN nous débarrassant des langes de l'enfance,

Ne doit-on pas aussi restreindre, peu-à-peu,

Les fâcheuses leçons, la triste surveillance

42 LA FILLE NATURELLE;

Dont nos cruels parens se font souvent un jeu ?

(*Albertine montre le siège de gazon derrière lequel s'est caché Louis. Elle invite, par un geste, le Colonel à s'y asseoir. Ils y prennent place avec Ludoïque. Pendant leur conversation, Louis, qui n'est pas aperçu d'eux, témoigne la surprise et l'horreur que lui inspirent les propos qu'il entend.*)

LUDOUQUE, (*gaiement.*)

Une fille d'esprit est toujours sa maîtresse.

Que son cœur soit, ou non, formé pour la tendresse ;

Elle peut le donner, le garder, l'échanger,

Prendre celui d'un autre, et ne point s'engager.

A L B E R T I N E.

Mon père me chérit, et je fais ses délices.

Mais ses instructions sont d'éternels supplices ;

Et je ne connais rien, quand on en a goûté,

Qu'on doive aimer autant, oui, que la liberté.

L E C O L O N E L.

Vous l'auriez avec moi, si, sensible à ma flamme ;

Vous approuviez mes soins et deveniez ma femme.

Vos parens n'auraient plus droit de vous contrôler.

Sachez vous réjouir ou bien vous désoler !

Choisissez. . . Quelque jour, peut être une amnistie

Vous rendra votre père. Alors, je le parie,

Vous donnant, à son choix, un mari du vieux tems ;

Vous serez libre ; . . . mais à soixante-dix ans.

L U D O U Q U E.

Monsieur serait, sans doute, un époux à la mode ?

L E C O L O N E L, (*à Ludoïque.*)

Un époux raisonnable est toujours fort commode.

(*A Albertine.*)

Mais allons droit au but : car faut-il bien savoir

Si, sur votre maman, vous avez quelqu'empire ;

Si, sur quelque prétexte, on pourrait l'aller voir ;

Si son amour pour vous tient un peu du délire ;

Et si vous-même, enfin, voulez me recevoir ?

A L B E R T I N E

Je la connais à fond, Monsieur, ma pauvre mère :
Sa tendresse l'aveugle, et la rend peu sévère ;
Son cœur est de moitié si je veux la tromper.
Dois-je, pour l'éclairer, moi-même m'attraper ?...
Elle croit qu'à l'église, et dans un grand silence,
Je fais des vœux ardents pour terminer l'absence ;...
Et vous voyez, Monsieur, s'ils sont bien solennels,
Et si je me prosterne aux pieds de nos autels !

La seule liberté, voilà ce qui me touche.
Ainsi, point de surprise. Apprenez, de ma bouche,
Que, si vous êtes franc dans vos intentions,
Je ne rejette point vos propositions.
Je vous verrai, Monsieur, et ma mère, chez elle,
Vous recevra toujours avec beaucoup de zèle :
Mais, d'abord, prétextez venir pour son époux.
Vous direz le servir, en dépit des jaloux,
Contre des ennemis dont la fureur extrême
Doit cesser, par les soins que vous prenez vous-même
Auprès d'un protecteur, homme dur, et puissant.
Et si mon père, enfin, subit son jugement,

(*A part.*)

Qu'on l'enferme, ou l'exile, ou qu'il perde la vie ;

(*A haute voix.*)

Je suis libre, dès-lors ; dès-lors, je me marie.
(*Lors qu'Albertine dit l'avant-dernier vers de cette tirade ;
le Colonel cherche, avec inquiétude, quelque chose qu'il
imagine avoir perdu. Il fouille, à la hâte, dans toutes
ses poches. Il trouve, reconnaît et resserme avec hilarité
sa pipe. Prenant ensuite la main d'Albertine, et la bai-
sant comme s'il voulait la manger, il paraît causer à
celle-ci un instant de frayeur.*)

LE COLONEL.

Je réponds, sur ma foi, de la félicité
Qu'avec moi vous auriez, en pleine liberté.
Je ne suis point jaloux : soyez coquette ou prude ;
Vous serez dans le monde, ou dans la solitude,

44 LA FILLE NATURELLE;

Au spectacle, en campagne, au concert, même au bal;
Pour vous, chaque saison aura son carnaval.
Détournant, loin de vous, l'inquiétude affreuse,
Si j'obtiens votre main, vous devenez heureuse;
Et je me flatte encor de savoir conserver
Vos biens; quelqu'accident qui vous puisse arriver!

LUDOUYQUE, (*avec atrocité.*)

Monsieur Joseph peut donc, sans que l'on nous confisque;
Etre assommé, noyé, brûlé, guillotiné,
Empalé, fusillé; voire aussi lanterné;
Il paraît, Citoyen, que nous sommes sans risque.
Mais, dans vos beaux projets, irez-vous m'oublier?

(*A Albertine.*)

Vous serez près d'un trône, et moi sur l'escalier.

A L B E R T I N E, (*d'un ton sévère.*)

Ludoïque a connu jusqu'ici mes largesses:
J'ai cru qu'elle faisait état de mes promesses.

L E C O L O N E L, (*avec empressement.*)

Elle n'en doute point!

LUDOUYQUE, (*en riant.*)

C'étoit pour plaisanter.

Tout confident, sur vous, a le droit de compter. . . :

(*Albertine la regarde avec indignation. L'on entend battre la générale. Les interlocuteurs se lèvent alarmés. Louis va se glisser dans un groupe qui se forme, et murmure en s'éloignant. Un profond silence est observé durant quelques minutes. Le bruit des tambours ne s'entend que dans l'éloignement: il n'existe plus.*)

S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENS; excepté LOUIS,

L E C O L O N E L.

I l faut que je vous laisse. On bat la générale.
Mais, bientôt dégagé de l'ardeur martiale,
Je quitte mes drapeaux, et prends ceux de l'amour;

Adieu, mon adorable: adieu: jusqu'au retour.

(Il salu: gauchement Albertine, et donne un coup - d'œil de bienveillance et de protection à Ludoïque. Il part, et court de for: mauvaise grace.)

S C È N E V.

ALBERTINE, ET LUDOYQUE.

L U D O Y Q U E.

LE colonel me semble un homme assez aimable,
Amoureux et vaillant. Je le crois fort capable.
Il va calmer, peut-être, une sédition
Et servir, de nouveau, la révolution.
Quand on arma le peuple, il devint redoutable!
Le peuple;...

A L B E R T I N E.

S'aime moins qu'il ne hait la terreur.
Mais de nos gouvernans n'ayant guère à me plaindre;
Quoiqu'on m'ait enfermée à douze ans, et par peur,
Je ne m'afflige plus sur ceux qui doivent craindre:
Les uns, sont sans esprit; et les autres, sans cœur.
(De l'air et du ton de Médée.)

A tel prix que ce soit, libre... veux-tu me suivre?
Je suis déjà trop loin pour ne l'être encor plus.
J'ai caressé ma mère, avec ses orémus,
Je leverai le masque, ou cesserai de vivre.
Puis-je donc m'arrêter au milieu d'un forfait?
J'ai commencé l'ouvrage;... allons, qu'il soit parfait:
Mon ame est implacable.

(Louis revient accompagné d'Alexandre. Ils se parlent tout-bas, sans être aperçus d'Albertine et de Ludoïque.)

S C È N E V I.

LUDOUQUE, ALBERTINE, LOUIS,
ET ALEXANDRE.

LUDOUQUE.

OUI, l'audace Romaine

Paraît sur tous vos traits. L'air d'une souveraine
Et le superbe éclat d'une mâle fierté
Brillent dans vos beaux yeux, remplis de majesté.
Le songe est un oracle : il faut qu'il s'accomplisse.

ALBERTINE, (avec des yeux égarés.)
Il faut, pour mon bonheur, que mon père périsse.
Tu l'as dit, Ludoïque; ô! combien je le hais!
Pour les biens qu'il me fit, et les maux que je fais.

J'admire, avec horreur, qu'elle est la destinée
Qui trahit nos projets, encor cette journée...

Si, par divers moyens, je ne puis découvrir
Le lieu qu'il a choisi pour dernière retraite; ...
C'en est fait; ... me voilà disposée à partir.
Le colonel me sert, je serai satisfaite.

Ce n'est pas, après tout, que j'aime ce soldat:
Mon cœur n'est point épris des gens de son état
(Tu le sais, au Wauxhall (*)) j'ai fait d'autres conquêtes;

(*) Le *Wauxhall*, qu'on prononce *Faxal*, est une espèce de jardin anglais, comme la Chaumière, l'Idalie, Mousseaux, le nouveau Tivoli, etc.; où l'on trouve, pour son argent, des rafraîchissemens, des jeux, des bals, des concerts, des promenades, des grottes, des filles, et une société fort mêlée; c'est-à-dire très-mauvaise compagnie. Tous les cafés, tous les lieux publics sont sujets à cet inconvénient; excepté les salles de spectacles, où il est plus aisé de s'en garantir, à cause de la séparation des loges. Mais ce n'est guères au théâtre qu'on doit chercher le dégoût des ridicules, la haine du vice et l'école des mœurs; surtout depuis quelques années, où l'on s'est permis de mettre en scène tant de rapsodies, d'infâmies et d'impiétés. C'est le cas de dire avec *Saint Augustin*: « Spectacles de turpitudes. »

(Note pour les Départemens et les pays étrangers.)

Etsi l'amour me plaît ce n'est que dans ses fêtes ;)
 Mais j'avais mes projets , afin qu'il m'abordât.
 J'ai besoin d'une égide ; il faut qu'on me révère.

Dis-moi , dis-moi comment je pourrais supporter
 L'œil fin , l'œil scrutateur ; .. ce regard de mon père
 Qui lit ma conscience et la fait agiter ?

Eh ! combien sa douceur me semblerait amère !

Sa présence , pour moi , serait un repentir.

Je ne balance point : s'il vit , je veux mourir.

L U D O Y Q U E.

Soyez libre et vivez ; vivez , Mademoiselle,

Le bonheur , la fortune arrivent près de vous,

Le charme séducteur de leur voix vous appelle.

Ne redoutez plus rien ; ni bontés , ni courroux.

Et que craindre , en effet , même sous la tutelle

Qui prétend s'opposer aux tendres sentimens ? ...

Le plus saint des devoirs est d'être indépendante ,

Et , par tous les moyens , d'échapper aux tyrans.

La nature nous guide ; elle seule est savante :

C'est elle qu'il faut suivre , et non point nos parens ;

(Alexandre et Louis ne pouvant soutenir plus long-tems
 l'abomination de ces préceptes et de ces projets , arrivent
 dans l'allée qui conduit auprès des jeunes sectaires du
 philosophisme , Mais Albertine et Ludoïque les apperce-
 vant , s'éloignent et se parlent à l'oreille , comme si elles
 étaient occupées de quelqu'affaire. Ils se croisent sur leur
 chemin , et se saluent froidement.)

S C È N E V I I.

A L E X A N D R E E T L O U I S

L O U I S.

Quels desseins ! Alexandre ; et quelle perfidie !

D'oser empoisonner les auteurs de sa vie : ...

D'accord avec mes sens , dis-moi si j'ai bien vu.

Seul , ne croirais-tu pas avoir mal entendu ? ...

48 LA FILLE NATURELLE;

Est-on si criminel dans un âge si tendre ?...
Où trouver l'innocence ?... où chercher la vertu ?...
Nos hommages, à qui faudra-t-il donc les rendre ?...
Le sexe est fait pour plaire et non pour abhorrer...
C'est lui qui nous nourrit ;... doit-il nous dévorer ?

ALEXANDRE.

Ce spectacle cruel me surprend et me glace.
Mon cœur est tout saisi d'une profonde horreur.
Endurci dans le crime on n'a pas plus d'audace.
Ah ! comment prévenir Monsieur de ce malheur ?

Louis, il suffira de céler sa retraite
Même à tous ses amis, pour plus de sûreté ;
Mais je le connais bien ! point de tranquillité
Qu'il ne sache la fin que sa fille aura faite.

Cachez donc ses projets : l'immoler ou partir.
Qu'elle emporte du moins d'elle tout souvenir !

Si, pour le préparer à connoître ce crime,
Nous lui faisons remettre une lettre anonyme ?

LOUIS.

Gardons-nous d'employer un moyen vil et bas.
Tout avis important, privé de signature,
Fut-il juste, est cru faux, ou méchanceté pure.
Je méprise un écrit que l'on ne signe pas.

La révolution, qui cherchait des coupables,
Accueillait, tous les jours des libelles semblables :
Mais un père éclairé, tendre, sensible et bon,
Quel profit aurait-il d'une telle leçon ?

Voire enfant, Albertine, a quitté sa famille :

Elle a voulu vous perdre... » On accuse ma fille !

» Elle est loin : = Est-ce un fait qu'on ne saurait nier ?

» Quiconque ose médire, ose calomnier.

» Ma fille veut ma mort !... Son propre sang répandre.

» Mais, dois-je la juger avant que de l'entendre ?...

» Non : l'écrit clandestin, loin d'éteindre mes feux,

» Redouble ma tendresse, en outrageant mes yeux. »

C'est ainsi que, trompé par son amour extrême,

Ce père infortuné s'expliquerait lui-même.

Quelque

Quelque jaloux qu'il soit de son autorité,
Par ce coupable enfant le vit-on irrité ?...

Sur un pareil écrit, comment pourrait-il croire

Un crime, en action, froidement concerté ?

Un crime, qui décèle une ame atroce et noire ?

Un crime, supposant qu'on n'a plus de remords ?...

Mais quand ce parricide a tenté, sans efforts,

D'enfoncer, lentement, dans le sein de son père

Un poignard ; ... Conscience en laquelle il espère

Rencontrer le bonheur ; ... On pèse nos rapports.

Ne sommes-nous pas sûrs ? quel meilleur témoignage ?

Celui de Ludoïque ! on peut en faire usage

En mettant sous ses yeux récompense et pardon.

Notre honneur scéléra sa déposition.

Monsieur y verra clair. Moins malheureux, ensuite,

Du monstre à face d'ange il apprendra la fuite ;

Il s'en consolera. = Mais allons consulter,

Sur ce point-là, Madamè ; afin d'exécuter

D'après ses seuls avis.

(Des porteurs, chargés d'une chaise, traversent l'allée qu'il conduit à la maison d'Hortense. Y étant arrivés, le premier frappe à la porte, dont on ouvre aussitôt les deux persiennes. Blanche sort de la chaise. Elle a le bras gauche enveloppé d'un taffetas noir, suspendu à son cou, comme quelqu'un blessé. Hortense et Sophie, la recevant des mains des porteurs, qui se découvrent respectueusement, la conduisent sur un fauteuil, à l'entrée de leur cabinet. Les porteurs se retirent. Les dames de la maison prennent des sièges, et se placent auprès de Blanche.)

S C È N E V I I I.

BLANCHE, HORTENSE ET SOPHIE.

B L A N C H E.

Vous n'êtes point sorties ;
Ah ! je vous en sais gré. Vous étiez averties

G

30 LA FILLE NATURELLE ;

Qu'écoutant plus mon cœur que mon triste accident ;
Je venais vous offrir tout mon remerciement
Des secours, des bontés, de la sollicitude
Dont, pour nous, aujourd'hui vous pratiquez l'étude ;
Que même à des ingrats l'on vous vit prodiguer ; ...
Quand la vertu soutient, peut-on se fatiguer ?

Ne pouvant les briser, vous soulevez nos chaînes.
Nous sentons vivement le prix de tant de peines.
Nos maux sont sans remède ; ils nous feront périr !
Mais, étant partagés, nous saurons les souffrir :
Nous sommes las de vivre, et non pas de mourir.

Mesdames ; franchement : n'avez-vous point d'affaire
Qui nuise à mes desseins, ou qui leur soit contraire ;
Et viendrez-vous chez moi quelques instans, ce soir ?
Mon mari doit s'y rendre, et désire vous voir.
Il n'a plus de patrie. ... Il se retire en Suisse,
Ailleurs ; jusques au tems où sa proscription
Finira : si l'on veut que son exil finisse ;
Qu'il ait un terme après la révolution.

H O R T E N S E.

Rien ne s'opposera que nous n'allions, Madame ;
Voir Monsieur votre époux. Vous nous le prescrivez ;
L'humanité l'exige, et je fais, en mon ame,
Le vœu de le servir. ... Mais vous, qui m'observez ;
Être déjà sortie, après votre blessure ; ...
Conservez-vous, Madame : ah ! je vous en conjure.
La suite d'une chute est grave, à ce qu'on dit.
La vôtre était terrible : il faudrait être au lit.
L'on doit juger pourtant, à l'état du visage,
Que vous souffrez bien moins.

B L A N C H E.

J'ai souffert davantage !

Avec autant de maux, on ne peut aller mieux.
Je vous suis obligée.

H O R T E N S E.

Et votre demoiselle ;

Doit-elle revenir ?

DRAME HISTORIQUE.

S O P H I E.

Comment se porte-t-elle ?

B L A N C H E.

Je l'ai laissée, avant d'arriver en ces lieux,
Ranger tous ses habits, et chargeant Ludoïque
De livres, de papiers, même d'autres effets.

Son esprit cultivé l'aiguillonne et la pique :
Tous ses délassemens sont des travaux complets.

H O R T E N S E.

Elle est active, aimable ; ...

B L A N C H E

Elle est bonne, et m'est chère ;

S O P H I E.

Elle aime ses devoirs : elle adore son père.

B L A N C H E.

Son père en fait grand cas, et l'aime plus que lui.

H O R T E N S E.

Si vous les aviez vus s'attendrir, l'un et l'autre,
Se consoler tous deux ; s'embrasser ; ... Aujourd'hui,
Votre contentement égalerait le nôtre :
Des brigands le cherchaient ! et, chez nous, ils l'ont fui ;

B L A N C H E.

Ne l'a-t-on pas cherché sous le nom qu'on ignore
Ou qu'on dût ignorer ? Vous deux, ma fille et moi,
Ludoïque et Louis le sachant seuls, je croi.
Quiconque l'a trahi peut le trahir encore.
Il est donc important, sur le point de partir,
Qu'il cache le chemin qu'il voudra parcourir.

Quoi ! l'un de nous serait indiscret ou barbare ?

Je n'ose soupçonner personne, assurément :
Mais on connaît le sort que l'état lui prépare,
Et l'indiscrétion, dans cet affreux moment,
Est un crime ; et répond de tout événement.

H O R T E N S E.

En sortant de chez moi, quelqu'un, sans importance,
Peut-être Ludoïque, et par inadvertance,
A proféré le nom de monsieur Antonin.

52 LA FILLE NATURELLE,

A-t-on pensé tout haut, devant un assassin ?
Il court, fait son rapport au chef de sa justice
Qui poursuit l'innocence, et veut qu'elle périsse ; ...
Aussi, les scélérats s'empressent de venir !
Ils manquent leur victime, et non le repentir.

S O P H I E.

Ludoïque est bien jeune ; ...

B L A N C H E.

Eh ! quel autre serait-ce ?

H O R T E N S E.

N'attendez pourtant pas qu'elle vous le confesse ;
Quoiqu'elle n'ait point eu mauvaise intention.

B L A N C H E.

Avoir honte du mal n'est point une faiblesse :
Le regret d'une faute est déjà son pardon.

(*Ludoïque traverse une allée, derrière la maison d'Hortense. Elle tient, d'une main, des chapeaux, des bonnets, des rubans, et se fait suivre par deux hommes, chargés, chacun, d'une malle et de divers cartons, ou étuis d'ajustemens. Pendant qu'ils marchent, sans être aperçus du salon, une pendule sonne sept heures. Un silence absolu permet de les compter.*)

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, ET LUDOYQUE.

L U D O Y Q U E.

DÉPÊCHEZ, Citoyens ; c'est le dernier voyage.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LUDOYQUE.

B L A N C H E.

Que n'est-il donc plus tard ! huit heures ; davantage.
Je ne calcule point, Mesdames, les instans
Passés auprès de vous ; ils durent peu de tems :

Mais hélas ! vous savez que , vivant dans l'attente ,
D'un moment , qui n'est rien , la longueur épouvante ;
Verrons-nous mon époux ! le verrons - nous ce soir ?
Et , quoiqu'il me l'écrive , en a - t - il le pouvoir ?...
Il n'est pas un seul jour que les humbles prières
D'Albertine et de moi , tristes avant - courières
Des vœux que nous formons , ne montent jusqu'au ciel ;
Ah ! nous lasserions Dieu , s'il n'était éternel.

Mais Dieu , dans sa puissance , environné de gloire ;
Daigne nous écouter. Comment ne pas le croire ?
Il porte dans nos cœurs , faibles et chancelans ,
Un doux rayon d'espoir qui suspend nos tourmens ;
Il console celui qui l'aime et le révère.

S'il est des malheureux le soutien et le père ,
Il fait par les remords ronger les criminels.
Ils ne l'évitent point , en brisant ses autels !
Il est dans leurs débris... L'univers est un temple
Pour l'homme vertueux : sans cesse il le contemple ;
La rage des méchans ne peut le démolir !
On ne peut m'en priver , qu'en me faisant mourir.

L'innocence , paisible et timide , est en butte
Aux fureurs des pervers , triomphans de sa chute ;
Elle n'éprouve ici qu'outrages et mépris...
De toutes les vertus serait-ce là le prix ?

Criminel ! le bonheur n'est pas ce que tu penses.
Non , non , chacun de nous aura ses récompenses
Ou ses punitions : il n'est point de milieu.
Si Dieu n'était pas juste , il ne serait point Dieu.

Lorsqu'il étend sur nous sa main toute puissante ;
Victime de l'orgueil ne soyez plus tremblante.

» La justice du ciel , d'un pas discret et lent ,
» Marche après le coupable ; il croit fuir !.. il l'attend. » (*)
Dans tes rigueurs , ô Dieu ! tu voulus mettre en place

(*) Ces deux vers ont servi d'épigraphe à un ouvrage périodique ; mais j'use du privilège , que chacun a , de reprendre son bien , et d'en faire l'usage que bon lui semble. Cet autre distique

54 LA FILLE NATURELLE;

Des hommes dont le crime est égal à l'audace ;
Des hommes, respirans les forfaits, l'attentat ; ...
Mais, c'est pour les punir dans un plus grand éclat,
Avides de régner, tyrans impitoyables,
Ah ! ne vous laissez point de faire des coupables.
N'ayez pour mon mari que fiel et que courroux. . .
Moi-même, n'ai-je pas mérité tous vos coups ?
Notre sang vous convient ; versez-le : il faut le boire.
Etanchez votre soif, et vous en faites gloire.
Mais, tuez, tuez-nous ; vous ne nous vaincrez pas.
De notre sang, plutôt, il naîtrait des soldats.
Des serpens, des poignards vous servent de couronne !
La nôtre est une palme, et c'est Dieu qui la donne.

H O R T E N S E.

Je ne puis qu'approuver votre ressentiment.

S O P H I E.

Je le partage bien, Madame ; assurément.

B L A N C H E.

Je ne déteste pas les auteurs de mes peines ;
Je ne sais point haïr. Mais je sens, dans mes veines,
Un feu qui se rallume, en entendant parler
Des pleurs qu'aux malheureux ils font encor couler.
Des préceptes divins les ministres fidèles
Eloignent de nos cœurs les douleurs personnelles ;
Mais mon époux est là.

(Elle pose la main sur sa poitrine.)

Les siennes sont mortelles.

H O R T E N S E.

Que ne puis-je, Madame, au moins vous consoler !

S O P H I E.

Auprès des affligés, l'on me voit désoler.

(que j'imitai de Virgile), n'aurait pas été moins convenable, en tête d'un journal estimable, dans le tems de nos orages politiques.

Les fiots sont en fureur ; on ne voit plus les cieux :

Palinure est, lui-même, un guide dangereux.

Ipse diem, noctem que, negat discernere Cælo :

Nec meminisse viæ, mediâ Palinurus in undâ.

HORTENSE, (à sa fille.)

Apprends, dans le malheur, à servir l'infortune. (*)

La servir, lui convient; la plaindre, l'importune.

BLANCHE, (en soupirant.)

Il n'est déjà plus jour.

SOPHIE.

Vos porteurs sont là-bas.

Irai-je les chercher? n'épargnez point mes pas.

(Elle se lève.)

BLANCHE.

Je vous en remercie.

HORTENSE.

Allez vite, ma fille!

(Sophie va au-devant des porteurs, les ramène avec elle;
et, dans cet intervalle, Hortense raccommode l'écharpe
de Blanche qui se dérangeait.)

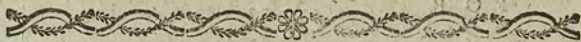
BLANCHE.

Ne tardez pas; venez: vous serez en famille.

Fin du second Acte.

(*) Imitation de ce vers de Virgile:

Non ignara mali, miseris succurrere disco.



ACTE TROISIÈME.

*Le Théâtre représente un Sallon de compagnie.
L'on apperçoit entre des portraits de famille, qui servent à l'orner, celui de Joseph, décoré d'un uniforme de l'ancien régime.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERTINE ET LUDOYQUE:

ALBERTINE, (*dans un costume simple et noble: elle a l'air d'avoir pleuré.*)

ALEXANDRE et Louis avaient tout entendu.

Ils voulaient nous parler !... je m'en érais doutée.

Ils ont tout rapporté: tout, par eux est rendu.

Ma mère les écoute. Ils ne l'ont pas quittée

Que j'entre, et je lui dis, en tombant à ses piés:

Vous souffrez leurs discours! vous me calomniez...

Je pousse des sanglots; mon meilleur témoignage:

De la religion j'emprunte le langage.

J'atteste Ludoïque, et même l'Éternel.

Je jure hardiment que jamais colonel,

Ni tout autre officier de cette république

Ne s'approcha de moi;... qu'un tel rapport me pique:

Et je fais déposer, pour prouver sa noirceur,

Et l'exemple, et mon âge, et sur-tout ma candeur.

Je cite ma fierté; mon amour pour mon père:

Son infortune, hélas! qui touche, ou désespère

Non seulement sa fille et ses autres amis,

Mais les indifférens et quelques ennemis.

Je prodigue les noms de fourbes et de traîtres,

De menteurs, de méchans, et des plus vils des êtres

A mes accusateurs... ils étaient confondus.

(*Elle sourit.*)

Ah!

Ah! j'aurais désiré que tu les eusses vus.
 Je lisais dans les yeux et les traits de ma mère
 Qu'elle allait commencer à me croire sincère;...
 Et, pour ne pas laisser tiédir l'occasion
 De me justifier de la délation,
 D'accusée, aussi tôt, en belle et bonne actrice,
 Je deviens, sans rougir, moi-même accusatrice.
 Je soutiens que Louis, osant me condamner,
 Voulut perdre mon père, au lieu de le sauver.
 Alexandre, a reçu le prix de l'infamie.

A leurs complots affreux, j'opposerai ma vie.
 Elle est pure, Madame: en doutez-vous encor?
 Ne puis-je le prouver qu'en me donnant la mort?...
 J'arracherai ce cœur qui n'eut point de faiblesse,
 Et que vous eûtes soin, avec délicatesse,
 De former sur le vôtre. = Embrassant ses genoux,
 Je lui donne, en tremblant, les titres les plus doux.
 Au travers de mes pleurs, je vois couler ses larmes,
 Et j'en augure bien. Tu sais que de ces armes
 Je pourrais me vanter de me servir au mieux;...
 Quand il me plaît, je ris: je pleure quand je veux.

Ma mère, d'une main qu'elle tend avec grace,
 Me relève; elle approche: ensuite elle m'embrasse;
 Et dit avec douceur: » Vous n'avez pas bien vu,
 » Messieurs: je m'en doutais. C'est un mal-entendu ».

Défendant elle-même, après cela, ma cause,
 Elle ajoure, pendant qu'ils ont la bouche close,
 Que chacun par Méduse a l'air pétrifié,
 Qu'il conserve, pour moi, le ton humilié:

» Albertine n'est point fille d'antropophages.
 » Et, fut-elle nourrie en des climats sauvages,
 » La nature a produit et le mal et le bien.
 » Tout le monde est sa dot; elle a tout, et n'a rien.
 » Ses leçons, de tout tems, formèrent nos semblables:
 » Aussi, les voyons-nous injustes, équitables;
 » Cruels, doux, savans, nuls, ou remplis de vertus;...

58 LA FILLE NATURELLE,

» Ils sont ce qui leur plaît... Que dirai-je de plus ?
 » L'on est toujours honnête à l'instant qu'on veut l'être ;
 » De régler nos penchans le ciel nous a fait maître.
 » J'appris à cette enfant à semer des bienfaits.
 » Mon époux la dōta de l'horreur des forfaits.
 » Et quand il est proscrit, qu'il laisse sa famille ;...
 » Doit-on croire avoir vu qu'une innocente fille
 » En proie à la licence, et brûlant d'hériter,
 » Viennē embrasser son père et veuille l'étouffer ? »

LUD OY Q U E, (*riant.*)

Madame, par vos mains, opère des merveilles :
 Elle voit par vos yeux, entend par vos oreilles.
 Il ne vous manque plus que d'être son enfant.

A L B E R T I N E.

Ne m'interromps donc pas, et tu sauras comment
 A fini la partie.

LUD OY Q U E.

Oh! fort bien ; je le gage.

A L B E R T I N E.

Tu risquerais de perdre : aucun pari n'est sage :
 Mais, pour en revenir à mon triste récit,
 Ecoute ; patience ; un moment : j'aurai dit.

Blanche ajouta : » Messieurs, votre zèle est louable :

» Il n'est point de motif qui le rende blamable.
 » Vous accusez pourtant, loin de justifier,
 » Celle que, pour un autre, on peut sacrifier.
 » Et pour mettre au grand jour toute votre méprise ;
 » Albertine, sans moi, ne va plus qu'à l'église.
 » Elle eut tort d'écouter ce que vous me disiez ;
 » Sur-tout de vous avoir tous deux injuriés.
 » Excusez ses propos, elle oubliera les vôtres :
 » Je ne m'occupe plus ni des uns, ni des autres... »

Ayant ainsi parlé, maman nous salua,
 Et, plus ou moins confus, chacun se retira.

Tu me juges, sans doute, une fille effrontée ! :
 Cependant ne crois pas que je sois déhontée
 Au point de me vanter, tout haut, de mes écarts :

Je te l'ai déjà dit. Redoutant les regards
D'un père qui, pour moi, fut toujours débonaire,
Je crains plus sa douceur encor que sa colère.
Oui, oui: je vais le fuir; ce sera pour jamais.
La liberté, fut-elle au milieu des forfaits,
Me verra violer, s'il le faut, son asile,
Où j'espère rester; sans remords et tranquille.
J'y goûterai ses fruits; et sans penser comment
Il faut tromper quelqu'un, ne fut-ce que maman.
Mes effets sont partis, et nous touchons à l'heure
Où le Colonel vient. Qu'il entre. Qu'il demeure
Dans mon grand cabinet. Tache de l'avertir;
Mais sans lui dire tout.

L U D O Y Q U E.

Je vais vous obéir.

Il ne saura, par moi, que ce qu'il faut qu'il sache:

(*En souriant.*)

Toute femme est secrète, à moins qu'on ne la fache.
L'homme est-il plus discret? Descendant jusqu'en bas
J'attends le colonel, et guide ici ses pas.

S C È N E I I.

A L B E R T I N E, (*seule.*)

LA noblesse, expirante, est toujours belle et fière.
Son orgueil me plaît fort, mais non pas sa misère;
Et je quitte à regret le superbe chemin
Conforme à mes desirs, mais contraire au destin.
Mon cœur, qui se révolte au seul nom d'esclavage,
Redoute-t-il, déjà, les nœuds du mariage?
Sans parens, ni fortune, arrêtons notre choix.
Méprisant l'officier, doit-il avoir ma voix?
Amant, je le déteste; et mari, je l'abhorre!...
Qui me protégera?... Trouvai-je mieux que lui?
Le langoureux Armand!... serait un triste appui...
J'ai besoin d'un soutien: eh! différé-je encore?

H 2

60 LA FILLE NATURELLE,

Le premier le sera. J'aurai part à son bien.
S'unissant à ma haine, il poursuivra mon père.
Je sortis de son sang, mais non pas lui du mien.
Je serai ma maîtresse, en paix, ainsi qu'en guerre.
Si cet époux, un jour, voulait me tourmenter !...
Je fais mon coup d'essai : je saurai le quitter,
Pour un homme perdu, lorsqu'on est à mon âge,
On en retrouve cent, et même davantage.
Enfin, puis-je amener Ludoïque avec moi ?
Elle est sans préjugés !... Je n'ai ni foi, ni loi.
Qu'elle reste ou me suive, elle existe : et, complice,
Elle doit par le crime éviter son supplice.

S C È N E III.

ALBERTINE ET LUDOYQUE.

LUDOYQUE, (*entr'ouvrant la porte d'une
autre pièce, et la refermant, après s'être as-
surée qu'il n'y a personne, dit à demi-voix.*)

LE Colonel.

ALBERTINE.

Vient-il ?

LUDOYQUE.

Non pas !

ALBERTINE.

Il ne vient point ?..

LUDOYQUE.

Comme vous allez vite !

ALBERTINE.

Il n'en est pas au point ;..

LUDOYQUE.

A vos commandemens vous l'allez voir soumettre ;
Et cependant il n'ose : il craint de vous commettre.

ALBERTINE.

Dis-lui que je l'attends : qu'il arrive en ces lieux.

Et toi, monte la garde, au dehors : c'est le mieux.

DRAME HISTORIQUE. 61

A-t-on tout enlevé ? mes portraits et mon buste ?
Je ne veux rien laisser. Il ne serait pas juste
Qu'aucun de mes effets, en restant, par hasard,
Rappelât le malheur d'être libre si tard.

LUDOUYQUE.

Je n'ai rien négligé, si non la bonbonnière
Sur laquelle on prétend que monsieur votre père
Élégamment traça des chiffres, en cheveux
De madame et de vous, et ces vers très-heureux :
» Hymen, vertu, malheur, grace, beauté, jeunesse,
» Recommandent ces nœuds formés par la tendresse ».
Mais, sur ce bijou-là qu'avez-vous plus que moi ?

ALBERTINE

Je compte bien l'avoir ! mes cheveux sont, je croi...

LUDOUYQUE, (*l'interrompant.*)

Et ceux de la maman ? ... Ce qui les environne ?

ALBERTINE, (*la poussant par les épaules.*)

Va donc : sors au plutôt. Je hais qu'on me raisonne.

SCÈNE IV.

ALBERTINE, (*seule.*)

MAMAN tardera peu d'entrer dans ce salon,

(*Regardant le portrait de son père.*)

Car elle le préfère à toute la maison.

Restons-y cependant. L'active surveillance

De Ludoïque, aura sa juste récompense.

Je dois la ménager, sachant tous mes secrets...

Mais, en abuse-t-elle ? Elle est dans mes filets :

Je saurai la punir. Si je suis confondue ; ..

Cette fille-d'honneur sera bientôt perdue.

(*Elle prend une brochure, sur une table, s'assied ; et dit :*)

Citoyen colonel, partons-nous, tout de bon ?

Apprenez-vous, par cœur, la dernière leçon ?

J'attendrai patiemment. .. Ouvrons cette brochure.

D'un livre bien écrit j'aime fort la lecture.

Ce titre me déplaît. L'auteur, peu jovial,
Ne dissimule point que l'ouvrage est moral.
Moraliste, ennuyeux ;... c'est de même, je pense.

(Elle lit.)

L'abus ;... et quel abus ?... ah ! de l'indépendance ;
(Elle en parcourt quelques pages, à la hâte et avec humeur.)

S C È N E V.

(Le Colonel est introduit par Ludoïque ; qui
sort aussitôt, en refermant la porte. Albertine
se lève, et jette la brochure sur un fau-
teuil.)

LE COLONEL, ALBERTINE ET LUDOÏQUE.

LE COLONEL, (saluant de la pipe, du
chapeau, et des deux pieds en arrière.)

LUDOÏQUE prétend qu'on m'a vu vous parler ;
Que des témoins, jaloux, osant nous décèler,
Le front de la maman s'est ridé de colère ;
Qu'elle veut, contre vous, irriter votre père :
Qu'elle l'attend sur l'heure, et, vous livrant sans bruit,
Qu'il doit vous enlever, ce soir, pendant la nuit.
Prévenons-le ; partons. Je laisse à Ludoïque
Un billet pour Madame, où, dans deux mots, j'explique
Vos desseins, nos projets, sur-tout mes sentimens.

A L B E R T I N E.

J'aurais voulu le voir.

L E C O L O N E L.

Nous n'avons pas le tems.

Ludoïque saura l'effet qu'il va produire.
Elle reste ; et, demain, par elle on peut s'instruire
Si votre absence, un père en fuite, abandonné,
Sa femme toute en pleurs, nous ont enfin donné
L'espoir qu'on recevra mon très-parfait hommage,
Lorsque tous mes desirs tendent au mariage.

(*A part.*)

Mais non pas sans la dot.

(*Ludoïque remue des fauteuils et tousse plusieurs fois. Ce bruit annonce l'arrivée de quelqu'un, et empêche Albertine de faire attention à l'à-partié du Colonel.*)

ALBERTINE, (*prenant le bras du Colonel.*)

Il faut partir.

(*Elle salue ironiquement le portrait de son père.*)

Adieu.

S C È N E V I.

BLANCHE, HORTENSE, SOPHIE ET LUDOYQUE.

(*Elles entrent par la porte où Ludoïque les attendait, et dans l'ordre où elles sont nommées.*)

BLANCHE, (*s'asseyant, dit à Ludoïque.*)

AVANCEZ des fauteuils. = J'avais cru qu'en ce lieu

Je trouverais ma fille. Est-elle encor chez elle

A lire, à travailler ?

LUDOYQUE, (*étant seule debout.*)

J'ai vu Mademoiselle...

BLANCHÉ,

Vous êtes interdite ! approchez.

LUDOYQUE, (*avec un trouble singulier.*)

Je ne puis.

HORTENSE.

Qu'avez-vous ?

BLANCHE.

Répondez.

LUDOYQUE.

Je ne sais où je suis.

SOPHIE.

Ah ! seriez-vous malade ?

BLANCHE, (*avec bonté et dignité.*)

Asseyez-vous, ma chère.

64 LA FILLE NATURELLE,
Vous allez, à la fin, nous répondre, j'espère.
(*Alexandre entre, tout éssoufflé, et d'un air consterné.*)

S C È N E V I I.

LES PRÉCÉDENS, ET ALEXANDRE.

B L A N C H E, (*toujours à Ludoïque.*)

Vous pleurez! mon enfant; dites-moi, qu'avez-vous?
Pourquoi mon Albertine est-elle loin de nous?

A L E X A N D R E, (*vivement.*)
Je viens de lui parler.

B L A N C H E.

Où donc?..

A L E X A N D R E.

Mais, dans la rue.

B L A N C H E.

Dans la rue! à cette heure?

L U D O Y Q U E, (*se levant brusquement.*)

Il faut que je me tue.

B L A N C H E, (*dans une terrible agitation,
quitte son siège, et dit à Hortense et à So-
phie, qui se lèvent aussi:*)

Mesdames, observez ses moindres mouvemens.

Ciel! que deviendrons-nous?

H O R T E N S E.

Quel fâcheux contre-tems!

B L A N C H E, (*à Alexandre.*)

Parlez.

(*Le visage d'Hortense et celui de Sophie, expriment le
plus grand étonnement pendant le récit d'Alexandre:
celui de Blanche une surprise mêlée de douleur et d'ef-
froi: celui de Ludoïque des remords.*)

A L E X A N D R E.

Laissant Louis, qui va prendre mon maître
Et l'amener ici; (je crois qu'ils vont paraître).

Je

Je vois Mademoiselle avec un cavalier
 Que je reconnais bien ; et lui , d'un air altier ;
 Nous trouvant tous les trois , par hasard , en présence ;
 Me dit sous la lanterne : » Ah ! trop heureuse chance ,
 » Es-tu , comme on l'assure , un des fameux témoins
 » Qui voulaient déranger nos projets en tous points ? »
 = De remplir mes devoirs je me fais toujours gloire.
 Il tire alors son glaive ; et vous pouvez m'en croire ,
 Quiconque arrive armé contre qui ne l'est pas ,
 N'est point à redouter ; ni du cœur , ni du bras.

Je dois rendre justice à notre demoiselle :
 Elle apaise aussi-tôt cette vive querelle.
 Puis , elle me défend , d'un air plein de douceur ,
 De la suivre , et me dit que ce brave Monsieur
 Deviendra son époux ; qu'un décret l'autorise ;
 Et qu'on peut se passer aujourd'hui de l'église :
 Que les formalités sont leurs consentemens ;
 Que les municipaux tiennent lieu de parens ;
 Qu'elle veut être libre , et rester sans contrainte ;
 Que vivant sans liens , elle vivra sans crainte ; ...
 Et qu'il faut l'oublier . . . Que c'est un parti sûr !
 Car , le destin a mis entr'elle et vous un mur.

Le cavalier riant , mais d'un ris ironique ,
 Ajoute : » J'ai chargé d'un billet Ludoïque.
 » Ce que vous déposiez s'y trouve confirmé.
 (*Il regarde Blanche , qui baisse les yeux , comme si elle
 se repentait d'avoir révoqué en doute les témoignages d'Alexandre et de Louis. Tous les regards se portent sur
 Ludoïque.*)

» De vous avoir connu , Monsieur , je suis charmé.
 » Mais il est tard ! bon soir. Permettez qu'on vous quitte »
 Ils partent : moi , courant , J'arrive tout de suite.

B L A N C H E.

Que va dire son père !

H O R T E N S E.

Ah ! quel nouveau chagrin !

S O P H I E.

Hélas ! de tant de maux comment prévoir la fin ?

B L A N C H E, (*en pleurant.*)

La mort sera, pour moi, leur seul et dernier terme. . .

Je ne tenais donc point les rênes assez ferme !

De ma part, la faiblesse et la crédulité ;

De la sienné, l'astuce et la méchanceté ; . . .

Je ne puis plus l'aimer : elle perd mon estime.

Même en le pardonnant, il faut haïr le crime.

J'aurais dû ; . . . mes regrets deviennent superflus.

Son père ! . . . c'est ma faute : il ne la verra plus.

(*A Ludoïque.*)

Vous, qui la serviez bien, où donc est cette lettre

Qu'avant d'entrer ici vous deviez me remettre ?

L U D O Y Q U E, (*tombant à ses pieds.*)

Madame, excusez-moi. . . Voyez mon repentir.

J'ai servi leur départ ; . . .

(*Elle pleure et sanglote.*)

Je dois aussi partir.

Monsieur votre mari ; . . toute votre famille. . .

B L A N C H E.

Levez-vous, Ludoïque : êtes-vous notre fille ?

L U D O Y Q U E.

Je ne me lève point sans avoir mon pardon.

Ne l'obtiendrai-je pas ? . . . mon remords m'en répond.

Me condamnant moi-même et me jugeant coupable ;

Je me traîne à vos pieds, comme une misérable ;

J'en suis une, Madame. . . Avant de vous quitter

Ne me refusez pas, et daignez m'écouter.

Voilà la lettre.

(*L'on entend arriver quelques personnes. Ludoïque se lève. Joseph paraît. Il est déguisé sous une large redingotte et un grand chapeau rond, dont il se débarrasse en entrant, Louis le suit.*)

SCÈNE VIII et DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH ET LOUIS

JOSEPH, (*embrassant sa femme.*)

ENFIN je vous revois, Madame ;..
Mais lorsque je reviens, de tout cœur, de toute âme ;
Que la dernière fois ;.. ah ! seriez-vous plus mal ?

(*Aux personnes qui l'environnent.*)

Mes amis, quel présage !

(*Se tournant vers Blanche.*)

Il me paraît fatal.

Je ne vois point ma fille..

LOUIS, (*à Alexandre, et à demi-voix.*)

Est-elle donc partie ?

ALEXANDRE, (*sur le même ton.*)

Oui.

JOSEPH.

De ma visite était-elle avertie ?

Connaissant sa tendresse et son empressement ;..

Qu'on aille la chercher. Qu'elle arrive à présent.

L'on ne me répond point... Personne ne remue.

(*Avec impatience.*)

Ludoïque, c'est vous... Fille, femme, statue ;...

M'entendez-vous ?.. Hélas ! je les vois tous pleurer...

Ma fille viendra-t-elle ?

BLANCHE, (*frémissant.*)

Oui... pour l'assassiner.

(*Il se fait un mouvement extraordinaire sur toutes les figures.*)

JOSEPH.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu ? Mais comment vous comprendre ?

Parlez donc un langage auquel je puisse entendre.

Je ne sais qui de vous a l'air le plus confus.

68 LA FILLE NATURELLE,

Ne m'attendiez-vous point?... Je ne reviendrai plus.

(Il se promène à grands pas.)

B L A N C H E, (à part.)

L'on ne peut lui cacher cette triste nouvelle...

Faut-il que ce soit moi, moi, qui la lui révèle?..

(A haute voix.)

Votre fille...

J O S E P H, (alarmé, s'approchant de sa femme.)

Eh bien!... dis.

(Hortense, Sophie, Alexandre et Louis communiquent entr'eux, par des gestes, des signes, et quelques mots proferés à l'oreille. Ludoïque ne correspond qu'avec sa conscience.)

B L A N C H E.

Vous n'avez plus d'enfant.

J O S E P H, (avec un saisissement inexprimable.)
Morte?

B L A N C H E.

Elle existe encore, et c'est notre tourment.

J O S E P H.

N'a-t-elle plus d'honneur?

(A demi-voix.)

Parlez bas, je vous prie...

(A part.)

A cacher ses défauts dois-je être le dernier?

(A sa femme.)

Plutôt que d'en médire, ah! qu'on la calomnie.

(A Hortense.)

Médire de ma fille est la calomnier.

B L A N C H E.

Sa réputation n'est plus en ma puissance.

Elle veut être libre, et vit dans la licence.

J O S E P H.

Quoi! depuis ce matin?

B L A N C H E.

Non; dès votre départ.

Depuis cinq mois , et plus , préparant l'étendard
D'une affreuse révolte et d'une indigne ruse...

J O S E P H .

Son air ; ..

B L A N C H E .

Fut composé.

J O S E P H , (à part.)

Ciel ! fais qu'elle s'abuse.

B L A N C H E .

Elle n'est plus ici.

J O S E P H .

Comment !

B L A N C H E .

Un officier ; ...

J O S E P H , (avec beaucoup de sécheresse et de
froideur.)

Où l'a - t - elle connu ? ...

B L A N C H E .

Fallait-il la lier ?

La garder sous la clef ? prévoir ses incartades ?

Je la crois à l'église ! elle est aux promenades.

Ludéique ; ..

(Tous les yeux se portent sur cette fille. Joseph lui lance
un regard plein de colère et de mépris , qui achève de la
déconcerter.)

J O S E P H , (à sa femme.)

Eh ! Madame ; en me fiant à vous ;

Je remplis mon devoir , et je le trouvai doux.

Mais , sans la renfermer , si votre surveillance

Eût répondu ...

B L A N C H E .

Monsieur , j'eus trop de confiance.

Mais , je n'aurais pas cru qu'un enfant fut pervers

Au point de souhaiter son père dans les fers ;

De l'en avoir chargé ; de vouloir qu'il périsse ; ...

J'aurais pensé commettre une grande injustice.

70 LA FILLE NATURELLE,

J O S E P H.

Quelle preuve avez-vous d'une semblable horreur ?

B L A N C H E.

Deux témoins ; les voilà.

(Elle montre Alexandre et Louis.)

Sa complice.

(Elle montre Ludoïque.)

J O S E P H.

Fait peur.

H O R T E N S E.

Un complice, à cet âge, est le premier coupable.

S O P H I E, (à part.)

Le vice a donc, par fois, une apparence aimable !

J O S E P H.

Je doute encore ; hélas !..

L O U I S.

Monsieur, ne doutez plus.

A L E X A N D R E, (à demi-voix.)

Plut - à - Dieu que Madame !...

(A haute-voix.)

Oui, nous les avons vus.

C'est un fait bien certain.

B L A N C H E, (à son mari.)

Accusez ma faiblesse.

Albertine a connu l'excès de ma tendresse.

Put - elle en mésuser ? Moi, l'apprendre trop tard !..

Ne nous croyez-vous point ? croyez-en son départ.

(Joseph devient mélancolique et sombre.)

H O R T E N S E.

Que l'on dise à présent tout ce qu'on devait dire. . :

B L A N C H E, (tirant de sa poche la lettre
que Ludoïque lui a remise.)

Un témoignage écrit. Ne faut-il pas le lire ?

J O S E P H, (que le mot témoignage semble
rappeler à lui.)

De quelle main est-il ? De qui le tenez-vous ?

B L A N C H E.

De Ludoïque. Mais c'est l'amant, ou l'époux ; ..

Quel titre donnerai-je au ravisseur infâme !

JOSEPH, (regardant Ludoïque avec indignation.)

Ludoïque ! .. Souffrez que je lise, ma femme.

(Il décachette la lettre, et lit :)

» Madame ; un colonel, qui vous est inconnu ;

» Se fait un vrai plaisir d'écrire cette lettre,

» N'osant plus se flatter d'être chez vous reçu,

» Après la fuite dont vous vous doutez peut-être. »

(S'interrompant.)

Quel style ! en s'exprimant de pareille façon

Devait-il la séduire ? Est-il dangereux ? ..

B L A N C H E.

Non.

JOSEPH, (reprenant sa lecture.)

» Quand je dis vous doutez ; .. vous en êtes bien sûre.

» Je sais que vous savez la petite aventure

» Dans laquelle, Madame, en offrant tous mes vœux

» A l'objet enchanteur qui respire mes feux,

» Je parvins à lui faire agréer mon hommage.

» Mais je m'occuperai de notre mariage

» Aussi-tôt que j'aurai votre consentement.

» Tout autre est inutile, aujourd'hui ».

(S'interrompant encore.)

L'insolent !

(Il continue.)

» Une chose, pourtant, me paraît nécessaire :

» Ma solde, quoique bonne, étant un peu précaire ;

» C'est de toucher la dot, qui répond du succès.

» Puis, quels sont de Monsieur les biens à son décès ? ..

(L'indignation se manifeste généralement.)

» Je dois y voir très-clair. Vous sentirez, Madame,

» Que l'honneur d'épouser ne donne pas du pain ;

» Et sans un certain lot, je ne veux point de femme.

72 LA FILLE NATURELLE,

» L'honneur est importun s'il fait mourir de faim.

» Faut-il vous aller voir ? .. votre réponse presse.

» Nul chez vous, j'en conviens, ne saurait mon adresse ;

» Mais, n'étant pas trop mal avec votre portier,

» Donnez-lui votre mot. Serviteur : LANGLOITIER ».

(*Se tournant vers Blanche.*)

Madame ; vos projets ?

B L A N C H E.

Je ne veux pas répondre

A ce vil suborneur. Mais elle, le confondre,

Ayant autant d'esprit, avec d'honnêtes-gens,

Et le préférer même au meilleur des parens !

J O S E P H , (*à part.*)

Sa honte rejaillit sur moi, sur ma famille.

Albertine ! .. ma fille ! ..

(*Douloureusement.*)

Ah ! rendez-moi ma fille.

B L A N C H E.

Ta fille ! que dis-tu ? ... Non ; c'est un assassin.

Tu nourrissais, mon cher, un serpent sur ton sein !

J O S E P H .

Mon enfant ! tu veux donc ; .. Quoi ? .. que ton père meure !

Tu ravissais son cœur ! .. Frappe - le tout - à - l'heure.

Va : ne l'épargne point. .. Punis - le de l'aimer.

Il te pardonnera s'il ne doit t'estimer.

L O U I S , (*à Joseph.*)

L'attachement solide est fondé sur l'estime,

Et l'on finit d'aimer où commence le crime.

J O S E P H , (*à Louis.*)

Tu veux me consoler ! .. et tu n'as pas d'enfants !

B L A N C H E.

Dans un état troublé, désormais quels parens ;

Ayant les cœurs brisés par mille et mille atteintes ;

Se livreront sans peine, et sans de justes craintes ;

A leurs enfans si chers ?

J O S E P H .

Leurs tendresses sont feintes.

Les

DRAME HISTORIQUE. 73

Les enfans n'aiment qu'eux. J'en suis la preuve hélas!..

Un bon père vient-il les serrer dans ses bras ?

Lui rendant ses baisers : .. ils vôtent son trépas.

(Il se parle à lui-même , avec l'expression d'une ame profondément blessée.)

Que ne puis-je pleurer ! mes brûlantes paupières
Ont soif de bien des pleurs , et n'en boivent plus guères...!

Ma douleur veillera toute la longue nuit... (*)

L'aube , enfin , paraissant , si pour moi le jour luit !

Gémissant ; .. je dirai ces paroles amères :

Qui me chérira donc , quand ma fille me hait ?

Ah ! mon dernier soupir aurait eu quelques charmes !..

Qui le recueillera ? .. Son père lui déplaît ..

H O R T E N S E , (à part.)

Pourquoi l'ai-je connu ?

S O P H I E.

Monsieur , voyez nos larmes.

A L E X A N D R E , (à demi-voix.)

Je voudrais me charger du poids de tant d'alarmes.

B L A N C H E.

Heureux , tu ne pouvais éviter les amis !

Malheureux , n'auras-tu que de vrais ennemis ?

L O U I S.

Ah ! Madame...

B L A N C H E.

Excusez.

J O S E P H.

O femme infortunée !

B L A N C H E , (avec émotion , et se jettant
sur un siège.)

Je ne suis point ingrate. Au malheur condamnée

Par des hommes affreux , votre zèle charmant

Vaut, lui seul , tous les biens d'un monarque puissant.

(*) Imitation de ce beau vers de Saurin :

Que la nuit parait longue à la douleur qui veille ! ...

74 LA FILLE NATURELLE;

Je sais apprécier vos importants services.
 Je sais que vous souffrez de nos cruels supplices;
 Et je ne confonds point des amis tels que vous
 Avec ceux qu'un appas retenait près de nous.
 Les plaisirs enivraient nos ames fortunées;..
 Les chagrins, sans pitié, les ont désenchantées;
 Et la reconnaissance augmente le malheur
 De n'honorer vos soins que par notre douleur.
 JOSEPH, (*embrassant sa femme, et tous
 les autres acteurs, excepté Ludoïque.*)
 Le prix de leur service!.. il n'est que dans leur cœur.
 Albertine!

H O R T E N S E.

A commis un crime épouvantable.

L O U I S.

Il n'est pas sans exemple. On en vit de semblable:

A L E X A N D R E.

Un père, à ses enfans doit-il être odieux?

J O S E P H.

Il leur donna la vie, il sait mourir pour eux.

S O P H I E, (*à Ludoïque.*)

Vous étiez sa complice.

L U D O Y Q U E, (*versant des larmes.*)

Eh bien! le suis-je encore?

Je l'aimai jusqu'ici: maintenant je l'abhorre.

(*Tombant à genoux près de Joseph, qui la repousse légèrement avec la main.*)

Monsieur, faites-moi grace avant de repartir;

Et laissez-vous toucher par un vrai repentir. ..

Vous, qui daignez, m'entendre; et vous, sur-tout, Madame;
 Sollicitez pour moi.

J O S E P H.

Quelle exécration femme!

L U D O Y Q U E.

Monsieur, prodiguez-moi des titres accablans;

Je les ai mérités à vos yeux. je le sens.

Mais vous pardonnerez, après votre colère;

A Ludoïque en pleurs... Son regret est sincère.
Par des aveux cruels elle va le prouver.

Votre fille, Monsieur, ... si j'osai l'approuver,
Vous avez trois témoins ! ... voici le quatrième.

(Elle sort de son porte-feuille une lettre cachetée, qu'elle
donne à Joseph.)

Son propre écrit fait foi. Lisez ; c'est d'elle-même.

(Tous les interlocuteurs regardent Ludoïque avec une sorte
de compassion. Joseph lui fait signe de se relever ; elle
obéit.)

J O S E P H.

C'est bien son écriture... A mes persécuteurs !..

B L A N C H E.

Comment ! cet écrit-là n'a point eu de lecteurs ?

(Joseph le décachète et le lit tout-bas. Sa figure et ses
mouvenens annoncent presque ce qu'il convient.)

L U D O Y Q U E.

Elle en fit cinq pareils ; et l'un d'eux, je le pense,
N'a que trop réussi, ce matin...

B L A N C H E.

Chez Hortense ?

(Ludoïque baisse les yeux, et, d'un air consterné, fait un
signe de tête qui veut dire oui.)

H O R T E N S E.

Qui l'aurait soupçonné !..

S O P H I E.

Je n'aurais jamais cru ;..

L O U I S.

A moins d'être devin ;..

B L A N C H E.

Qu'elle est cette vertu

Dont elle parlait tant, et d'un air ingénu ?

A L E X A N D R E.

Plus on a de valeur, moins on en parle aux autres.

B L A N C H E, (se levant.)

Que les défauts d'autrui nous corrigent des nôtres.

(A son mari.)

Mais, je vois votre trouble, et nous le partageons;
Mon ami, permettez qu'après vous nous lisions.

(*Joseph, dont la tristesse et l'accablement sont inexprimables, lui remet le billet. Elle le prend toute tremblante et lit :*)

» L'ardent comte Joseph méprise vos poursuites.
» Il rit de vos décrets, et n'en craint pas les suites.
» Mais voulez-vous enfin l'atteindre sûrement ?
» Envoyez-le chercher, dès le soleil levant,
» Chez un maître d'escrime, auprès de la Sorbonne;
» Beaucoup de monde armé... L'avis que je vous donne
» Mérite récompense... un... salaire... m'est dû...
(*Elle presse sa lecture. Tous les auditeurs paroissent indignés.*)

» Je l'enverrai quérir;... et pour être connu,
» L'on vous apportera, d'une main très-fidèle,
» Le double du billet que j'écris avec zèle... ».

(*Avec une vive exclamation.*)

Un salaire !...

L O U I S, (*à Ludoïque.*)

Et l'écrivit, qu'elle main l'a soustrait ?

L U D O Y Q U E.

Je dis l'avoir porté, je n'en avais rien fait.
De si grands attentats révoltèrent mon ame.

(*A Blanche.*)

J'ai bien une autre chose à déposer ! Madame;
Elle fait frissonner.

J O S E P H.

Allez jusques au bout.

B L A N C H E.

Il n'est plus tems de feindre.

H O R T E N S E.

Il faut révéler tout.

L O U I S.

Que ne doit-on plus croire ?

L U D O Y Q U E.

Apprenant, de son père;

Que la succession lui revient toute entière ;
Que , dans un codicile , après deux testamens ,
Elle tient à Monsieur lieu d'amis , de parens ;
Qu'elle n'aura jamais à craindre de détresse ,
Et qu'orpheline encoré elle est bien sa maîtresse ; ..

Elle m'amène un jour chez Monsieur Gallien ,
Et lui parle tout- bas. = Mais ce pharmacien ,
Qui passe pour savant , qu'à Paris on renomme ,
Répond à haute voix , de l'air d'un honnête-homme :
De l'anti-Mitridate ! .. Eh ! dites , à quoi bon ? ..
Pour quel usage ? ... = Alors , non sans confusion ,
Elle assure au docteur qu'il n'était pas pour elle. ..

Je repris , sous le bras , l'horrible demoiselle.
Des larmes aussi-tôt coulèrent de ses yeux.
Nous partons. En chemin quets furent ses aveux !
Monsieur n'en est pas mort.

H O R T E N S E.

Oh !

B L A N C H E.

Fille abominable !

A L E X A N D R E , (à Ludoïque.)

Que n'avertissiez-vous dans un tems favorable !

L U D O Y Q U E.

M'eut-on crue ? ..

S O P H I E.

Ah ! le songe ...

H O R T E N S E.

Etait inévitable.

(Un instant de silence est le résultat du pénible sentiment
que l'innocente Sophie a fait naître.)

J O S E P H.

Ai-je donné le jour à ce cruel enfant ,
Qui dût me consoler et qui fait mon tourment ,
Qui dût faire ma joie , et cause ma détresse ?

Grand Dieu !.. mon cœur se tait : j'invoque ta promesse
De lancer sans délai ta foudre vengeresse
Contre un enfant maudit , par son père outragé. ..

78 LA FILLE NATURELLE;

Venge - le ! Dieu puissant , et tu seras vengé.
Que cet exemple soit la terreur du perfide.
Deviens inexorable envers le parricide. . .

Quel crime à tes rigueurs doit être plus soumis ?
La nature le hait ! ma fille l'a commis.
Ma fille , s'est liguée avec nos ennemis.

B L A N C H E , (*frappée d'une crainte sur-
naturelle , qui se communique généralement.*)
Si le ciel exauçait la disgrâce implorée !

J O S E P H .

Je maudis mon enfant ! . . Je l'avais adorée. . .
(*Concentrant sa douleur.*)

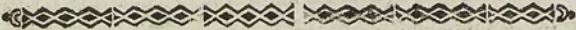
Quand à vous , Ludoïque ; on peut vous pardonner :
J'y consens. . . Mes amis , je saurai vous donner
En toute occasion de mès tristes nouvelles. . .

Ma femme , jè vous laisse en des peines mortelles.
(*Ludoïque ne paraît pas moins affligée qu'Hortense et
Sophie. Alexandre aide Joseph à revêtir sa redingotte , et
Louis lui remet son chapeau.*)

B L A N C H E , (*à part.*)

Ah ! c'est lui qu'il faut plaindre. Est-on plus malheureux ?
Il a pour ennemis , dans ce pays affreux ,
Les cinq tyrans , sa fille , et l'enfer , et les cieux.

Fin du troisième et dernier Acte.



R E Q U Ê T E ,

Adressée , de la tour du Temple , au PREMIER CONSUL ; à l'occasion de la paix générale.

O vous ! qui , dans le rang suprême ,
Créez les magistrat et formez les guerriers ;
Qui de tant de héros êtes le héros même ,
Et pour qui les périls font naître des lauriers ; :
La foudre des combats n'est plus rétentissante :
Prêtez , prêtez l'oreille à la voix gémissante
D'un proscrit qu'on oublie ; . . il est chargé de fers :
Malheureux ! on n'a plus d'amis dans l'univers.

Depuis près de cinq ans , l'aspect de la lumière
Frappe sans rejouir mon avide paupière.

Dois-je encore expier , dans cette affreuse tour ,
Une faible révolte , enfant d'un vieux amour ? . .

Quand vous donnez la paix au monde
Puis-je , seul , n'être point rangé sous votre loi ?
Quand la tranquillité de la France est profonde ,
Ce bienfait n'est-il pas pour moi ?

V A R I A N T E .

Serez-vous en guerre avec moi ?



TRADUCTION,

*De quelques passages de CICÉRON, ayant
trait à beaucoup de personnes, et au gou-
vernement actuel.*

A MONSIEUR, ***.

» *ILLUD te non arbitror fugere, quid ho-*
» *mines in dissensione domesticâ debeant;*
» *etc.* ». (Ep. Fam. 8. 14.)

» Dans toutes les dissensions civiles, le
» devoir d'un homme de bien est de s'atta-
» cher au parti le plus honnête, aussi long-
» tems qu'on n'y sort point des bornes de la
» modération : mais si l'on en vient une fois
» aux armes, la prudence ne connaît plus d'au-
» tre ressource que de s'attacher au plus
» fort ».

(La force d'un parti s'accroît par la justice:
Injuste, il s'affaiblit jusqu'à ce qu'il périsse.)

(XII. Ep. à *Atticus*.) » J'aurais
» eu quelque honte de changer si subitement
» de langage ; ... mais ces maximes rigides
» ne sont plus de saison. Vous ne sauriez croi-
» re combien l'on trouve peu de sûreté avec
» ces gens qui se disent *les Chefs du bon parti*,
» et qui mériteraient en effet de l'être, s'il
» leur

„ leur restait quelque droiture. Je les connais-
 „ sais à mes dépens ! Je n'avais eu que trop
 „ de preuves de leur perfidie... Après m'avoir
 „ engagé dans le péril , ne m'avaient-ils pas
 „ abandonné à mes ennemis , et poussé dans
 „ le précipice ? ... Malgré ces puissans motifs
 „ de renoncer à leur parti , j'étais résolu de
 „ m'y tenir invariablement attaché. Tout ce
 „ que j'ai pu faire ne les a point changés , et
 „ vous m'avez enfin ouvert les yeux. . . . J'ai
 „ cru devoir m'engager sans retour , et rom-
 „ pre , pour jamais , avec des gens qui me
 „ portent envie , même lorsque je ne mérite
 „ que de la compassion... Mais , comme
 „ vous le savez , il n'y a rien d'outré dans ma
 „ pièce. Je traiterai ce sujet avec plus d'éten-
 „ due si C É S A R en est content ; et si je
 „ m'apperçois que cela cause à mes jaloux au-
 „ tant de mortification que je le souhaite. . .
 „ C'est trop souffrir... Il est tems que je tra-
 „ vaille pour moi , puisque ceux à qui j'avais
 „ sacrifié mes intérêts m'ont si mal servi. . . .
 „ Cherchons ailleurs des amitiés plus solides ,
 „ et des protections plus efficaces. „

P O S T - F A C E ,

D E L'É D I T E U R .

L'ÉDITEUR de cette tragédie a pensé qu'on ne serait pas fâché d'apprendre ce qu'est devenu Joseph, une des trop nombreuses et des trop grandes victimes de la révolution. Eh bien ! ... injustement inscrit sur la liste des émigrés ; pros-erit, plusieurs fois ; condamné, entr'autres à la déportation à l'île de Cayenne, et à la fusillade de la plaine de Gré-nelle, [par les loix des 18 et 19 Fructidor an 5, ou des 5 et 6 Septembre 1797] ; il eut le bonheur d'échapper aux différentes dénonciations d'Albertine ; cruautés infiniment plus terribles que s'il avait subi la peine de mort, prononcés sans jugement, et par la tyrannie.

Mais il végea pendant vingt-neuf mois, séquestré de toute société ; privé de tous ses biens et de toute espèce de secours ; même de ceux de sa femme, qui mourut, dans cet intervalle, des suites de son incarcération, pendant les Comités de sûreté générale et de salut public, qu'il faut oublier.

Cependant il était résolu, dans les décrets éternels, que Joseph ne devait pas encore être libre. = Il fut livré dans sa dernière retraite, par d'anciens domestiques, comblés de ses bienfaits et de ceux de sa famille, et traduit dans une prison d'état, où il est resté deux ans et demi, dont six semaines au secret ; [au cachot.]

Un certain V. E. R. N. Y. et sa belle-sœur H. E. N. R. I. E. T. T. E. G. O. U. L. L. Y., lors de son arres-tation, pensant qu'il serait au moins fusillé, le dépouil-

lèrent de tous les meubles , effets , bijoux qu'il avait sauvés des tempêtes révolutionnaires , et placés dans un appartement loué sous leur nom. . . Ces voleurs domestiques se sont établis , dit - on , maîtres d'école et de bonnes mœurs.

Après cinquante-neuf mois , [près de cinq ans] de captivité , non interrompue , Joseph sortit de la tour dans laquelle il était claquemuré , pour subir un ostracisme indéfini. Mais sa santé détériorée , et ses affaires qui n'étaient pas en meilleur état , furent cause qu'il obtint un délai de quelques jours , sous caution , et avec promesse de se rendre dans une île , hors de l'ancien territoire Français , où il était exilé.

Ses amis , depuis sa longue infortune , l'avaient totalement abandonné : quelques uns , entr'autres ses belles-filles , voulant sans doute se dispenser d'acquitter les dettes de leur mère , de toute obligation d'honorer sa mémoire , et de toute sensibilité , le calomnièrent , de concert avec leurs partisans. Une seule personne , chez laquelle il avait été caché durant sa proscription , lui rendit assidûment tous les soins qui dépendaient d'elle ; quoiqu'elle eut été incarcérée pour lui avoir donné asyle : acte qui , chez les Grecs et les Romains , lui aurait fait ériger des autels , dans les temples de Jupiter Hospitalier. Ne pouvant mieux la dédomager de tous ses sacrifices , ni la récompenser plutôt et plus dignement , Joseph , le lendemain de sa liberté provisoire , lui donna légalement le titre de sa femme. Il en a deux enfans ; un fils et une fille.

Prêt à partir pour son exil , et à s'arracher , peut-être pour toujours , aux uniques objets de son affection , Albertine , principal acteur de la tragédie qu'on vient de lire , repentante des fautes , des crimes de sa jeunesse , et justifiant ce qu'a si bien dit Voltaire :

» Dieu fit du repentir la vertu des mortels ; . . »

vint se jeter aux pieds son père , y fondit en larmes ; et obtint son pardon. . . . Albertine et son mari (car elle s'est heureusement mariée , et son époux tient de sa confiance et de son amour , l'aveu de toutes ses erreurs) , parvinrent , au moyen d'un conseiller-d'état jouissant d'une excellente réputation , à intéresser , en faveur de leur infortuné père , le PREMIER CONSUL , qui revoqua l'ordre d'exil , le jour de la Notre-Dame d'Août , 1802. (27 Thermidor An X.)

Joseph désabusé de la plupart de ses anciens amis , et du parti pour lequel il a tant souffert , et avec tant de constance , (sans le moindre dédomagement) , n'est pas encore rétabli dans les restes de ses possessions , mais il vit du moins en paix au sein de sa nouvelle famille. = L'on espère que le Gouvernement , qui répare bien des maux , aura confiance dans un homme si invariable et si ferme dans ses principes , dans sa conduite , et qu'il l'emploiera d'une manière conforme à son éducation , à ses talens , et à la fortune qu'il avait. On comprend que Joseph ne doit ni ne veut pas , enfin , continuer d'être PLUS ROYALISTE QUE LES EMPEREURS ET LES ROIS , dont c'est rigoureusement le métier , et qu'il renonce à soutenir la cause des Monarques , qui n'est plus celle de la France , et pour laquelle il a été cruellement persécuté , pendant treize ans , sans aucune espèce de consolation. On sent que la reconnaissance l'attacherait pour toujours au chef de l'état actuel , quand bien même l'extrême besoin du repos et de la tranquillité , ne lui commanderaient pas , (ainsi que la parole qu'il a donnée) , de lui être fidèle. . . Il tiendra son serment.

F I N.

